

LE HERGE DE 1940

CHAPITRE XI

Le croque-mitaine Hitler



Adolf Hitler en 1925.

De 1936 à 1939, ce fut, pour nous, la bataille acharnée. Ce serait aussi, à deux reprises, la dégringolade.

Les vieux politiciens étaient retors. Tous les traquenards nous seraient tendus. Les électeurs — redevenus souvent des cocus satisfaits— se laisseraient, sous prétexte de lutte pour la "démocratie", embringer à nouveau par des claboudeurs dans de gigantesques campagnes de bobards, d'exagérations folles, de truquages, où la cible, désignée d'un doigt vengeur, serait, c'est clair, l'épouvantable Hitler ! Cet Hitler, aux trousses duquel chacun se devait de vociférer avec fureur !

On pouvait ne pas aimer ce nouveau venu, mais convertir Hitler en un croque-mitaine décidé à se jeter d'un jour à l'autre sur l'Occident, était, ric à rac, une manœuvre d'attrape-nigaud. Nos pays d'Occident intéressaient-ils vraiment Hitler? N'était-ce pas vers les Soviets, et vers eux seuls, que celui-ci avait les yeux tendus ?

Dans ce cas, pourquoi un tel tapage ?

Que les Français conservent leur Alsace-Lorraine ! Les Belges, leur Eupen-Malmédy ! Les Italiens, leur Tyrol allemand ! Mais oui ! Hitler offrit à diverses reprises à l'Occident ces importants arrangements territoriaux, authentifiés dans des documents diplomatiques, formulés et proclamés du haut des tribunes les plus fameuses, tant du Reichstag que du Congrès de Nuremberg.

Le chef du Reich savait parfaitement qu'il ne ferait jamais d'un Parisien un Prussien, ni d'un Bouillonnais un Potsdamien !

De notre côté, quel intérêt pouvons-nous trouver à héler Hitler à Paris quand il brûlait d'aller à la Moscova et à la Volga ?... C'est-à-dire à deux ou trois mille kilomètres de nos poteaux-frontières, nous laissant donc déguster en paix nos pommes de terre frites et nos cramiques croustillants !

Alors, répéter inlassablement aux Belges et aux Français qu'un nazi énorme était décidé à leur sauter dessus, était-ce habile ?... Donner sans répit des nasardes à Hitler, était-ce intelligent ? N'est-ce pas Spaak en personne qui, après la défaite de 1940, devrait bien reconnaître, marri, que l'Occident s'était fourvoyé et que la guerre à l'Ouest avait été "inutile et imbécile" ?...

Si Hitler rêvait d'aller se cavalier un jour à travers les steppes, n'eût-on pas dû, tout au contraire, et dans tout l'Occident, s'en réjouir !



Adolf Hitler, vers 1930.



Adolf Hitler, à la fin des années 20.

C'était la garantie que, durant des dizaines d'années, le dynamisme hitlérien serait entièrement absorbé par cette gigantesque aventure.

Mettre de l'ordre dans les espaces immenses esclavagisés par Lénine depuis 1927, liquider dans ces régions géantes la tyrannie du communisme stalinien, reconstruire en Russie une économie brisée en mille pièces par le marxisme, adapter vingt peuples de l'Est à une compréhension communautaire de la vieille Europe !



Hitler parle dans une brasserie (vers 1930).

La réalisation de ces objectifs énormes, étalés de la Mer Baltique à l'Océan Pacifique, aurait réclamé, même d'un chef-né comme Hitler, un effort de dizaines et de dizaines d'années.

Alors, quoi ! Pourquoi les milliers de Milous eussent-ils dû aboyer éperdument !

On le voit maintenant encore à la fin du vingtième siècle: un Gorbatchev, liquidé dans des difficultés innombrables, puis un Eltsine, pochard, grognon, courant, l'un après l'autre, sébile à la main, de New-York à Paris, se débattant dans des projets de réformes politiques, sociales, économiques et raciales, dont ils ne voient plus eux-mêmes comment ils vont pouvoir les aborder ! Et moins encore, les régler !

L'Europe et l'Amérique barbotent, autant qu'eux, en face de ces problèmes, aujourd'hui, insolubles "démocratiquement".

C'est dire que Hitler, en s'embarquant dans une gigantesque chevauchée jusqu'au fond des

Républiques soviétiques — autrement compliquée que celle du Tintin de 1929 !— eût, pour un demi-siècle au moins, libéré l'Occident tout entier de toute hantise d'invasion venant de l'Est. C'est même l'inverse qui se fût passé. Une fois enfoncé, et pour longtemps, dans les steppes infinies, Hitler eût été inévitablement le client privilégié, providentiel, de l'agriculture aussi bien que de l'industrie de nos pays occidentaux ! Il aurait eu besoin de leurs renforts alimentaires, de leurs produits fabriqués, de leurs armes, et cela, très probablement, pendant toute sa vie. Une véritable "collaboration" de fait, nous eût rapprochés dès lors au lieu de nous opposer.

Par-dessus le marché, un Hitler nous débarrassant de la menace d'un déferlement soviétique nous eût servi considérablement. Aussi affoler l'Occident, entre 1935 et 1940, avec des histoires à la croque-mitaine d'ogres teutons décidés à nous broyer tous entre la Meuse et la Garonne, et taire qu'un tout autre plan d'action attirait le dynamisme hitlérien vers l'Est était vraiment peu sérieux.

Surtout, c'était dangereux. On le verrait à l'heure de payer la note.



Chef des armées, Adolf Hitler ne faisait qu'un avec ses soldats.



*Prestation de serment d'Adolf Hitler, Chancelier du Reich, à Potsdam, le 21 mars 1933.
Peinture de Richard Lindner (Munich, 1937).*

Face à ces Soviets, péril pour tous, Hitler reconstituait l'unité de son pays ?... Et alors ?

Les Autrichiens, indiscutablement, étaient Allemands. Déjà en novembre 1919, ils avaient voulu, la Gauche Socialiste en tête, être réincorporés à l'unité germanique (mon livre "Les Tricheurs de Versailles" donne là-dessus toutes précisions utiles). Ils avaient voté, en 1938, pour le retour au Reich à plus de 99 %.

Evêques et Cardinal Innitzer en tête, l'Eglise catholique avait, par écrit, appelé les fidèles à "voter Hitler" aux élections. L'ex et futur chancelier socialiste, le docteur Renner, avait, de la même façon, appelé ses électeurs de gauche à plébisciter l'Anschluss. Les Autrichiens, par hasard, n'avaient-ils pas le droit —élémentaire— de disposer d'eux-mêmes ?...



Hitler est accueilli en libérateur par une foule en liesse, toute acquise à l'Anschluss, dans sa ville natale de Linz, le 12 mars 1938.

Le Traité de Versailles, en 1919, avait reconnu ce droit comme absolument naturel. Il s'était engagé à le faire respecter. Si les Allemands d'Autriche voulaient retourner au vieux Reich de leurs pères, qui pouvait trouver à y redire ?...

Léon Blum, le chef juif des socialistes français, avait bien dû le reconnaître, moins de deux ans avant le triomphe final de Hitler, en écrivant dans son quotidien "Le Populaire" (24 mars 1931): "Personne ne peut nier qu'une affinité naturelle et fondée sur de multiples causes attire la petite Autriche vers l'Allemagne et qu'un jour, le rattachement se produira; il ne sera jamais que l'expression du plus indiscutable de tous les droits: le droit d'un peuple à disposer de lui-même."

Que signifiait alors le chantage hypocrite des craqueurs démocratiques, indignés à la seule idée de cette consultation ! Le Droit était-il blanc ou était-il noir, selon qu'on était Allemand ou adversaire des Allemands ?...

Même raisonnement, en 1938, à propos des trois millions cinq cent mille habitants des Sudètes. Eux aussi étaient, à presque cent pour cent, des Volksdeutsche ! Alors, au nom de quel principe, prétendait-on les retenir de force, et sans fin, le nez coincé dans la muselière des occupants tchèques ?...

Idem, encore, pour les habitants de Dantzig, qui réclamaient électoralement, à plus de 99 %, qu'on leur accordât le retour au sein de leur communauté nationale. Les Silésiens eux-mêmes, arrachés frauduleusement à la patrie allemande en 1922, eussent pu, tout aussi légalement, émettre une revendication similaire.

Ce qui était, en réalité, intolérable, ce n'était pas que les Allemands réclamaient de tels retours, mais qu'on les leur refusât!

En 1990, refuserait-on aux Allemands de l'Est de ne faire qu'un Etat avec les Allemands de l'Ouest?...

Ces rejets fanatiques de 1938 et de 1939 à l'unification légitime d'un même peuple tenaient non pas du Droit, mais du plus hypocrite despotisme !

Dans la Sarre, par exemple, les Alliés, en 1919, avaient repoussé jusqu'en 1935 le droit des habitants allemands de cette province à déclarer leur volonté au moyen d'un plébiscite. Entre-temps, des troupes anglaises, françaises, italiennes, avaient occupé très durement le terrain. Toutes les richesses de la région, la houille notamment, avaient été gérées et digérées par l'occupant allié. Après quinze ans d'attente —et de constante propagande contre le rattachement à l'Allemagne—, le fameux plébiscite, promis formellement à Versailles, allait enfin avoir lieu, en 1935 ! Sous le contrôle des canons et des blindés alliés ! Jusqu'au dernier jour, on fit tout pour influencer les électeurs. On n'avait même pas permis à Hitler, pourtant Chancelier du Reich depuis deux ans, de venir une seule fois parler à ses compatriotes sarrois avant que n'eût lieu la compétition ! On vota donc sous la contrainte ou, du moins, sous la supervision rigoureuse des Alliés, et à dix mètres des chars français. Résultats du vote sarrois: 91 % des voix pour Hitler ! Pour l'autonomie socialiste: 8 %. Et, feu d'artifice final, pas même 1 % pour la France ! A peine deux mille voix !

Alors que, en 1919, lors des discussions du Traité de Versailles, le ministre Tardieu avait affirmé avec morgue que, rien qu'à Sarrebrück, 150.000 électeurs enverraient à Paris un député français !

N'importe quel lecteur de Tintin eût dû s'esclaffer à constater l'ampleur de ce démenti presque comique ! Ce résultat énorme, dû aux Alliés eux-mêmes, n'ébranla même pas d'un millimètre la jactance des meneurs, démocratiques. Les 91 % n'avaient aucun sens puisqu'ils ne s'étaient pas dirigés dans le bon sens.

Hitler, c'était le sens interdit !



feierlicher Augenblick von der Grundsteinlegung zum Haus der deutschen Kunst

päpstliche Nuntius Basallo di Torregrossa spricht eben zum Führer:

**„Ich habe Sie lange nicht verstanden.
Ich habe mich aber lange darum bemüht
Heute versteh' ich Sie.“**

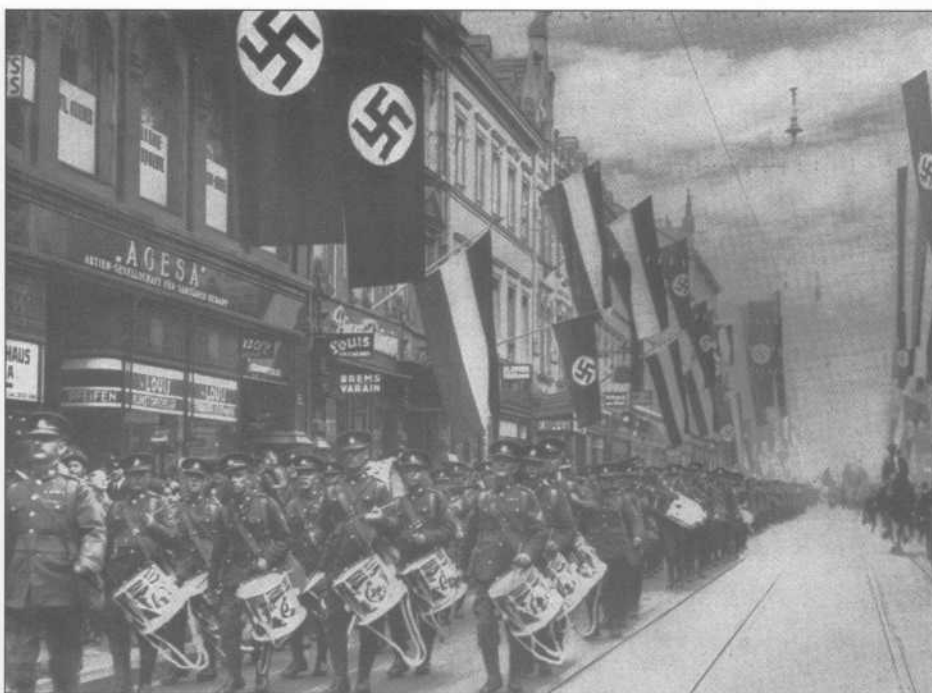
„Jeder deutsche Katholik versteht heute Adolf Hitler und stimmt am 12. November mit:

„Ja“!

Adolf Hitler et le Nonce du Pape Basallo di Torregrossa affichent leur communauté de vues: „Pendant longtemps, je ne vous ai pas compris. C'est pourquoi j'ai longtemps été inquiet: aujourd'hui je vous comprends. Tout catholique allemand vote aujourd'hui: Oui !“

Le plan de démontage de l'Allemagne de Hitler était, dès 1935, visible à l'œil nu. L'Internationale marxiste, la toute première, était furieuse de voir qu'une révolution rivale, le national-socialisme, était en train de liquider ses hérésies économiques.

Idem pour la Franc-maçonnerie, pestant de constater que son hégémonie politique s'effondrait partout et que tout son attirail de ferblanterie n'intéressait même plus le Marché aux Puces.



Démonstration de l'armée anglaise à Sarrebrück avant le référendum de 1935.

Les Juifs, de leur côté, bouillaient d'indignation parce qu'ils ne pouvaient plus, comme au temps béni d'avant 1933, détenir à la toute puissante Reichsbank vingt-deux sièges d'administrateurs sur vingt-huit et que Hitler poussait l'insolence, jusqu'à demander aux Israélites de bien vouloir se contenter d'être, dans l'univers, des citoyens comme tout le monde.



L'armée allemande réoccupe la Rhénanie en 1936.



Alors quoi ! Le "peuple dominateur" (De Gaulle dixit) ne dominerait plus ? Impensable !

De ces vieilles dictatures occultes, marxistes, maçonniques, juives, nous décelions les complexes de frustration. Nous voyions aussi jaillir, à tout instant, leurs provocations.

Nous demandions au public belge, qui n'avait rien à gagner à des bagarres truquées, de ne pas perdre les pédales et de réfléchir tout de même un peu avant de se jeter bêtement dans un bain de sang et d'horreurs, sans même avoir compris le fond de l'affaire.

Mais qui, en 1938, n'était pas d'accord avec les internationales de la guerre se voyait aussitôt dénoncé, par cent folliculaires, pétant de jactance, comme un suppôt du Diable, un vendu à un tyran !

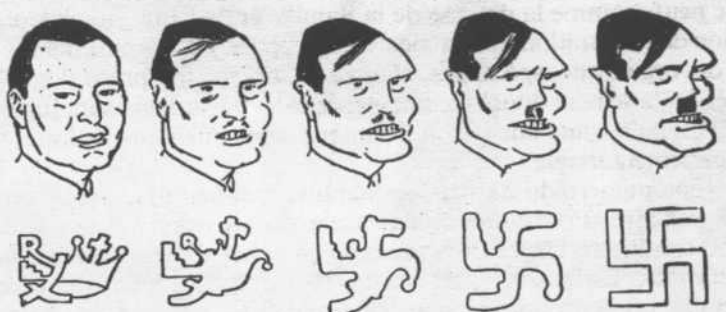
Tant de fanatisme était consternant. On affichait, sur tous les murs de Belgique, ma tête coiffée d'un casque à pointe de 1914 (j'avais huit ans en 1914 !)

Personne, ni REX, ni moi, ni Jam, ni moins encore le pacifique Hergé n'avions depuis 1937, la plus mince relation avec un homme politique allemand quel qu'il fût ! A casque à pointe, ou sans casque à pointe !

De passage à Berlin, j'avais, sans l'avoir cherché, rencontré à l'été de 1936, dans la solitude de son bureau, le Chancelier Adolf Hitler pendant deux heures. J'ai raconté ailleurs cette entrevue fraîche, directe, exaltante. Hitler était d'accord avec moi pour qu'un plébiscite amical réglât l'avenir des terres contestées d'Eupen et de Malmédy, le Roi Léopold III et lui-même présidant ensemble l'ouverture de la consultation électorale, et en célébrant ensemble la conclusion. J'en avais informé le Roi Léopold III dès mon retour.



Braves électeurs, regardez bien ceci :



EVOLUTIONNISME -- Comment on devient Fashist

Est-ce cela que voulez ?
Sans blague ? - NON hein !

Degrelle nach Berlin !

Exactement la même année,
j'avais vu longuement Mussolini.

De la même façon, je dînerais aux
Communes à Londres avec Winston
Churchil et je passerais un week-end
dans un château écossais à converser
avec une série de députés britanniques.

Je pouvais être porté à la tête de
mon pays, pays isolé, souvent envahi,
toujours menacé. Il était donc utile que
j'aie établi préalablement des contacts
internationaux afin de pouvoir parer à des
surprises. Mais le chahut déchaîné contre
Hitler à partir de 1936 avait été tel que,
dès alors, j'avais coupé court à tout débat
avec quelque dirigeant que ce fût du
Troisième Reich.

Certainement ce fut regrettable:
Plus grands étaient les périls, plus les
rencontres eussent été nécessaires.

Qui dirait le contraire après avoir
vu, le 13 septembre 1993, Messieurs
Begin et Arafat, ennemis qu'on eût pu
croire à jamais irréductibles, se serrer la
main à la Maison Blanche à Washington !

LE VRAI VISAGE DE REX



Comité de Vigilance des Intellectuels Antifasciste

Affiche anti-degrélienne réalisée par René Magritte.



Les barrières fanatiquement dressées entre
Européens nous coupaient de toute possibilité de
rechercher des arrangements qui eussent pu sauver la
vie aux cinquante millions de personnes qui périrent
entre 1939 et 1945.

La valeur n'attend pas le nombre des années.



Notre Chesdrex n'a pas passé ses examens : il a quand même été à bonne école.

La méthode Coué

Au lieu de courir à l'aveugle vers les risques d'une guerre européenne, le public eût été mille fois plus avisé en étudiant de près la révolution sociale qui, renversant quinze ans de démagogie, était en train de réconcilier en Allemagne la classe ouvrière et la classe industrielle, dressées jusqu'alors l'une contre l'autre par le marxisme, alors qu'elles sont incapables, dans la bataille moderne, de subsister l'une sans l'autre.

De toute façon, cet Hitler, les Allemands eux-mêmes l'avaient voulu ! Ils l'avaient. C'était leur affaire. Nous n'avions pas plus à leur dicter leurs choix électoraux que nous les dictions aux Français, aux Italiens ou aux Anglais.

Hitler, qu'on en fût ou non marri, était devenu, par le seul jeu électoral du régime même de Weimar, le chef parlementaire du plus important parti de l'Allemagne.

Etait-ce exact ou non ? N'était-il pas arrivé à la Chancellerie grâce à des millions et des millions de votes indiscutablement démocratiques ? N'avait-il pas été choisi légalement par le Président du Reich, le Maréchal von Hindenburg ? Ce choix n'avait-il pas été approuvé, trois mois plus tard, au suffrage universel, par la majorité absolue des électeurs du Reich ?

Cette Allemagne, que l'électorat même confiait ainsi à Hitler, était, en 1933, un Etat presque ruiné, à la vie économique effondrée, accablé de six millions de chômeurs.

En deux ans, Hitler avait-il oui ou non, ramené à peu près à zéro ce chiffre monumental d'ouvriers sans travail ? Quel pays en Europe, avant ou après 1945, en fit jamais autant ?

La réorganisation d'une armée, alors presque inexistante (1935), n'avait été pour à peu près rien dans le retour rapide de l'Allemagne au travail et à la prospérité.

L'étude des réformes économiques du Troisième Reich eût dû présenter de l'intérêt pour tout spécialiste social un peu curieux. Hitler avait magnifié la dignité du travail, il avait obligé les industriels à assurer à leurs ouvriers un statut décent, des salaires accrus, des locaux modernisés.

Il avait doté obligatoirement les usines de milliers d'installations modernes: terrains de sport, piscines, salles d'eau.



Les réalisations sociales nationales-socialistes n'avaient pas d'égal en Europe. On voit ici un jardin d'enfants.

Il avait instauré les vacances ouvrières payées, qui s'élevaient jusqu'à vingt-deux jours par an.

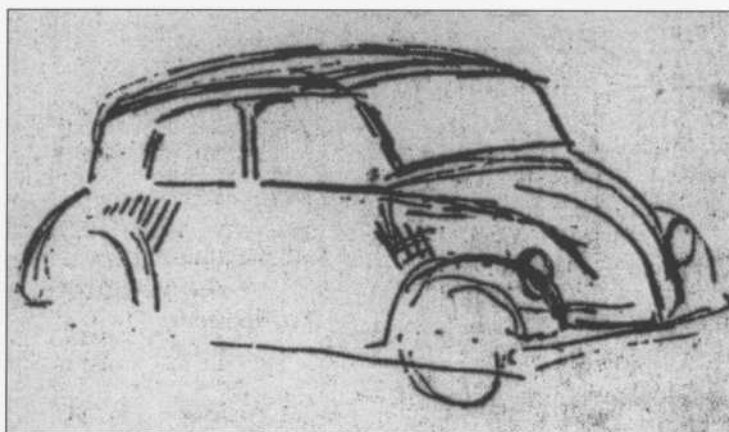
Ce n'est que trois ans plus tard, en 1936, que le gouvernement marxiste du Front Populaire de Léon Blum accorderait aux travailleurs français six jours de congé par an, en tout et pour tout !

Pour faciliter la vie du peuple travailleur et embellir ses loisirs, Hitler avait créé des kilomètres de plages sur la Mer Baltique, organisé des croisières ouvrières parvenant aux fjords de Norvège et aux îles Canaries. Il avait bâti, à la cadence d'un kilomètre par jour, plusieurs milliers de kilomètres d'autoroutes gratuites, et mis à la disposition des travailleurs un million sept cent soixante quinze mille maisons coquettes, payables en dix ans, avec une réduction de 25 % à la naissance de chaque enfant.

Ne faisait-il pas réaliser, dans un énorme complexe industriel tout neuf, d'après un modèle dessiné de sa main même dès 1924, une auto véritablement populaire, la première en Europe, la Volkswagen, à la portée d'un salaire ouvrier et payable à raison de cinq marks par semaine ?...

Ne valait-il pas la peine de jeter un petit coup d'œil objectif sur ces transformations ?...

Autre constatation: Les familles allemandes donnaient au Reich un million six cent mille enfants par an (un million de plus qu'en France !) Lorsqu'un peuple a tant d'enfants, et de si beaux enfants, c'est que les soucis d'argent n'empoisonnent plus son existence, c'est qu'il est heureux dans le confort de son foyer, et c'est, surtout, qu'il se sent en paix !



Esquisse de la „Voiture du peuple“ ou „Volkswagen“. Dessinée par Adolf Hitler en 1924, elle fut réalisée par F. Porsche et demeura peut-être la seule réalisation nationale-socialiste à survivre au désastre de 1945.



Parmi les innombrables réalisations sociales nationales-socialistes: un puissant réseau d'aides ménagères.

Ces réformes étaient un fait. Alors, fallait-il se couvrir éternellement la face ? S'acharner à nier ? Ne rien soupeser ?

L'intolérance, hélas, était, dès alors, devenue la loi. Accepter les pires bobards était virtuellement obligatoire.

Un demi-siècle après, ce l'est bien davantage encore, maintenant que la télévision, manipulée par les lobbys, bourre les crânes, implacablement, saucissonnés, avec une moyenne d'audition de trois heures et demie par journée et par tête de pipe !

Depuis 1945, tout débat sur l'Allemagne du Troisième Reich est braqué uniquement sur les infortunes des Israélites. Il faut se fier aveuglément à tout ce qui s'est écrit à ce sujet, accepter bouche bée des chiffres fous, avaler comme des caramels les détails les plus horribles.

Ils sont, à cette heure, des dogmes. Il est rigoureusement interdit d'émettre le moindre doute. Interdire le doute, pourtant, c'est anéantir toute possibilité de recherche scientifique.

Douter n'est pas seulement le droit, mais le devoir même de tout historien !

Pourquoi cette frousse étrange à la seule pensée qu'une démonstration objective pourrait faire dégringoler des légendes, qu'on a enfoncées de force, au marteau-pilon, dans des millions de cerveaux, sans cesse harcelés et finalement complètement tourneboulés !...

Ce fanatisme se poursuivant inlassablement en cette fin de siècle, est devenu presque drôle. En 1991, on entendrait, à l'émission "Culture Club", le chanteur-compositeur Jean Guidoni déclarer, mi-rigolo, mi-cynique: "Quand je suis entré dans le monde du spectacle, on m'a dit: 'Tu ne peux réussir que si tu es de gauche, juif ou homosexuel': J'ai fait ce que j'ai pu."

Grâce à cette méthode Coué, d'une efficacité irrésistible, les bobards des propagandistes bellicistes étaient parvenus, avant le 1er septembre 1939, à emberlificoter dans les rêts de leurs hâbleries des millions de naifs.

Dès alors, notre honnête Hergé devait bien constater, comme à peu près tout le monde, que l'idée d'une guerre de religion submergeait de plus en plus les foules. Freiner ces fureurs était devenu presque impossible.

On ne savait qu'inventer pour affoler le public.

"En 1939, une odeur de chambre à gaz emplit l'Europe", oserait écrire, sans sourciller, le gauchiste Pierre Ajame, poulain des éditions Gallimard, dans son livre "Hergé", alors qu'en 1939 ni Dupont, ni Dupond, ni Spaak, ni personne, n'avait la plus mince idée des possibilités d'existence, où que ce fût, d'un appareillage de cette odeur ! Le même Ajame m'endossait cet appel aux Belges, censé lancé par moi à l'automne de 1939: "Engagez-vous, rengagez-vous dans la Wehrmacht !"

Ajame en 1990, inventait ces aberrations alors qu'en 1939, REX et Léopold III étaient les farouches adversaires de toute intervention inconsidérée dans un sens ou dans l'autre.

Mieux: la grande majorité des rexistes belges, des jeunes en l'occurrence, avaient rejoint, Hergé compris, disciplinés et fervents, leurs cantonnements militaires respectifs.



C. C. P. 1521.61 (REX LOUVAIN)
TÉLÉPHONE 1613 LOUVAIN

MAGAZINE HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE de ce N°

La terreur hitlérienne, grande enquête par Xavier de Hauteclouque.

Cocktails, Jazz et âmes mortes, par François Mauriac, de l'Académie française.

Un famille laponne sur un toit bruxellois, par Annie Loicq.

La plus grande rotative du monde,

Les beaux pèlerinages de chez nous, Sainte Adèle à Brye.

LES CHRONIQUES :

Actualités. — La mode. — Les sports. — Les arts. — Le théâtre. — Les disques. — L'humour.

LE CINEMA :

Stuart Legg nous parle du cinéma anglais, par Karel Luyten.

LES FILMS :

Le Rebelle.
Le Paquebot Tenacity.
Le chant du berceau.
La foire aux illusions.

La terreur hitlérienne

SUPPLICES

SOIRÉES A B O N N E M E N T S
JUSQU'À FIN 1934: 50 FCS

DIRECTEUR LEON DEGRELLE

EDITIONS REX LOUVAIN



Le Ministre Dr. Joseph Goebbels, le satellite le plus fanatique de Hitler.

grande enquête sur les crimes politiques (assassinats, enlèvements, séquestrations, noyades) perpétrés dans le III^{ème} Reich par Xavier de HAUTECLOQUE

L'effroyable massacre de toute une famille, criblée de balles, carbonisée, et dont personne n'ose évoquer, par peur des représailles, le démoniaque trépas

Pour un journaliste fermement résolu à rester impartial, il existe peu de sujets aussi difficiles à étudier que la Terreur brune.

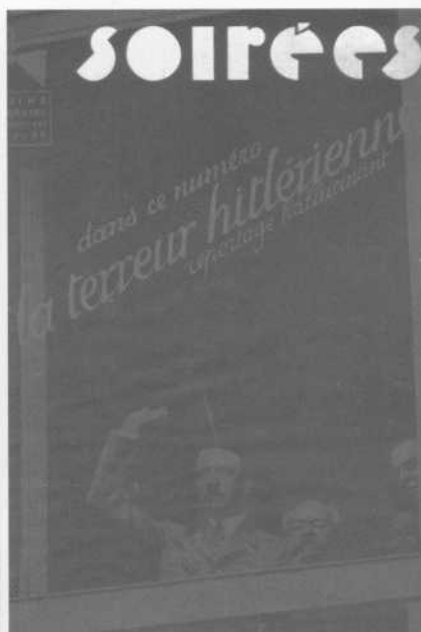
Un adversaire du régime succombe

dans des conditions suspectes (de tels morts sont arrivés par centaines depuis le 30 janvier 1933), les journaux hitlériens publient la nouvelle en quelques lignes, dans la rubrique « acci-

dents » ou « suicides ».

Cependant certains détails filent au-delà des frontières. La presse anti-nazi jette feu et flammes, crie à l'assassinat politique, raconte d'effroyables tortures que la victime aurait endurées.

Le moyen le plus simple de se faire une opinion, serait, semble-t-il, d'aller se renseigner sur place. Un médecin



Numéro du 20 juillet 1934 de „Soirées“, hebdomadaire de REX:

loin de prôner l'alignement sur la politique hitlérienne, le mouvement de Léon Degrelle se livre à une dénonciation en règle du régime national-socialiste après un an de pouvoir...

Oui, il est possible que certains habitants d'Eupen et de Malmédy, devenus Belges par escroquerie plébiscitaire en 1919, soient partis clandestinement servir leur vieux pays

allemand, dont le Traité de Versailles les avait séparés. Mais à part eux, on n'a jamais pu citer le nom d'un seul Belge, rexiste ou non, qui ait rejoint alors la Wehrmacht. Ni non plus bien sûr, apporté la moindre trace d'un appel non rigoureusement neutraliste, émis par moi ou par quiconque des miens, directement ou en termes voilés, conviant en 1939 qui que ce fût à chausser des bottillons étrangers.

Pour qui n'avait pas l'esprit de guingois, l'unique planche de salut pour la Belgique, à partir de cet automne de 1939, était le maintien de la neutralité.

Hergé, tout pacifique qu'il fut —et, précisément parce qu'il était pacifique—, allait immédiatement s'identifier à cette politique de neutralité et se dresser contre l'hystérie des va-t-en-guerre !

Que pouvait, en effet, réellement gagner un pays d'entre-deux comme la petite Belgique, à se fourrer à tout prix, dès le premier jour, dans une effroyable empoignade ?... Les Français gagneraient peut-être quelque chose à une guerre, les Allemands aussi peut-être, si le vieux dieu Thor se décidait à leur faire des risettes.

Le pays réel

Les élections truquées
Le Parti libéral compte beaucoup de vieillards
...Et même des morts

LE ROI A REÇU LEON DEGRELLE

L'audience s'est prolongée
pendant une heure et vingt minutes

Parmi les sujets de conversation du Souverain avec le vainqueur des élections de 1936: la neutralité de la Belgique.
(A noter: le lettrage du titre sera refait peu après par Hergé).



Les Belges pourraient tout juste se faire broyer entre les deux rivaux ! La neutralité belge que nous réclamions depuis 1936, en parfaite concordance avec Léopold III, relevait donc de la plus stricte sagesse.

Hergé, refusant de se plier aux ukases des maîtres-chanteurs bellicistes, témoigna donc ostensiblement de sa solidarité avec la politique que Léopold III et le Rexisme avaient mise à l'avant-plan de leurs positions internationales.

Il n'hésita pas à prendre un engagement public; il envoya à Léopold III un message ostentatoire d'adhésion au neutralisme que lui et nous défendions devant l'opinion excitée par les partisans frénétiques de la guerre civile européenne.

Pour essayer, en y mettant de l'humour, de contrer ces fleuves de bêtise galopante, Jam, sentant venir la tempête, avait imaginé de créer en Belgique un hebdomadaire rexiste abordant tout événement avec des réflexes amusés. Il l'envisageait comme un refuge pour l'esprit. D'où le nom d' "Oasis".

Qui s'était chargé de dessiner un titre pour ce journal? Qui? Dans l'O d'Oasis gîtait une petite mosquée solitaire; un palmier s'y abritait, un autre en sortait, visant le ciel. Sur les deux côtés du titre galopaient deux chameaux noirs ("L'Oasis hebdomadaire" !)... Une étoile les guidait, accrochée en haut du L de "L'Oasis". La mosquée, les palmiers, les chameaux s'alignaient sur une double ligne légère, sinueuse et fine comme le sable. Cette oasis de silence, de paix, et de fraîcheur, qui donc l'avait dessinée ? Hergé, évidemment ! L'ami fidèle, qui voulait faire sa part, en souriant !

Hélas, avant la guerre, en Belgique, l'humour n'était plus à la mode. On grognait. On rouspétait. On s'insultait. Au nom de Hitler, bien sûr, l'excuse à tout, à la grogne, à la rogne, aux fumisteries, aux casques à pointe plantés sur la tête des gamins qui, paraît-il, sentaient le Germain !



Face aux campagnes bellicistes contre la nouvelle Allemagne, les autorités nationales-socialistes ont eu recours à des moyens de propagande dont l'impuissante sincérité a inspiré à Hergé un épisode pertinent des aventures de Flupke (voir page suivante)...

Même l'os que rongerait innocemment Milou devait être anti-nazi, cela ne faisait aucun doute !

Les clans bellicistes, alimentés puissamment par de fabuleux subsides étrangers, s'abattaient chaque matin sur les lecteurs belges avec la violence d'une tornade tropicale. La "canaille plumitive", comme eût dit Beaumarchais, était déchaînée.

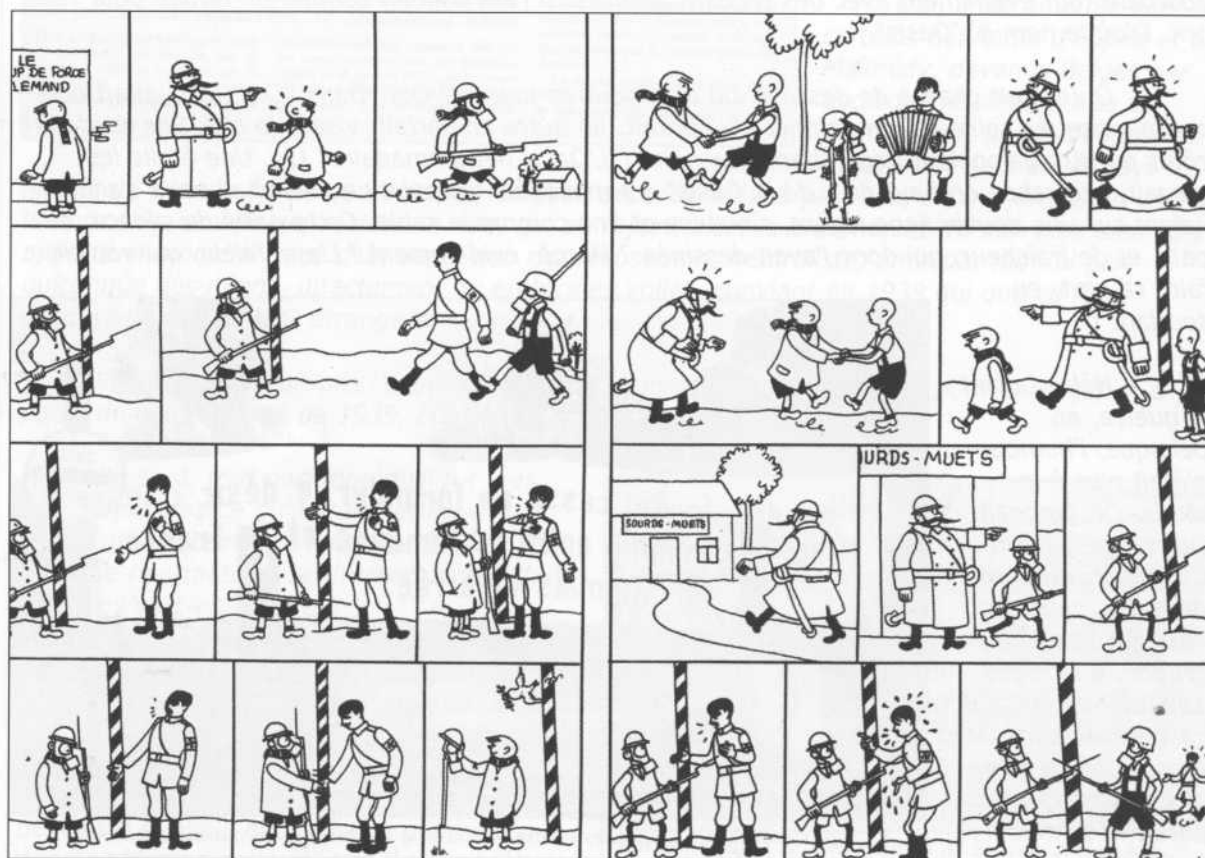
La neutralité se faisait piétiner rageusement. Et irrémédiablement. Des réactions éclataient tôt ou tard, feraient explosion.

A quel saint le roi des Belges pouvait-il encore se vouer, parmi ces furies flagrantes ?

Finalement, se risquant à un double jeu redoutable, Léopold III, rognonnant, s'aboucherait, en octobre 1939, avec le généralissime allié Gamelin, et concocterait avec lui un engagement secret (mon livre "La Cohue de 1940" apporte là-dessus toutes les précisions désirables). Le Lieutenant-Colonel français Hautcœur vint s'installer à Bruxelles afin d'assurer des contacts constants.

Imagine-t-on un Lieutenant-Colonel de Hitler campant de la même façon près du Roi, dès le même automne, dans la capitale belge ?...

Il ne restait plus dès lors à l'horizon que quelques maigres flammèches dans le ciel, de plus en plus emboucané, d'un Occident pris de vertige, mais convaincu que Hitler serait réduit en une semaine ou deux en pâtée pour chiens enragés.



Cet épisode inédit de „Quick et Flupke“ dessiné par Hergé témoigne de son engagement neutraliste, de même que de son esprit critique à l'encontre de la propagande anti-hitlérienne.

Le grelot au-delà de la mort

Alors que, noirs de poudre, réduits presque au néant, nous avons mené le combat des derniers mois pour la paix, qu'était devenu Hergé ?

Et Tintin, qui tenait Milou en laisse ?...

Hergé se régala à déguster les caricatures de l'ami Jam dans "Le Pays réel". Il était "de droite", c'est incontestable, une droite "rexisante" comme disent aujourd'hui ses biographes. Mais nous n'avions compromis Hergé en rien. Celui-ci n'était pas né boxeur. Mieux valait ne pas bourrer d'explosifs la petite niche de Milou.



„C'est bientôt la guerre“, dessin de Hergé pour „La Légende d'Albert Ier, Roi des Belges“ de Paul Werrie (1934).

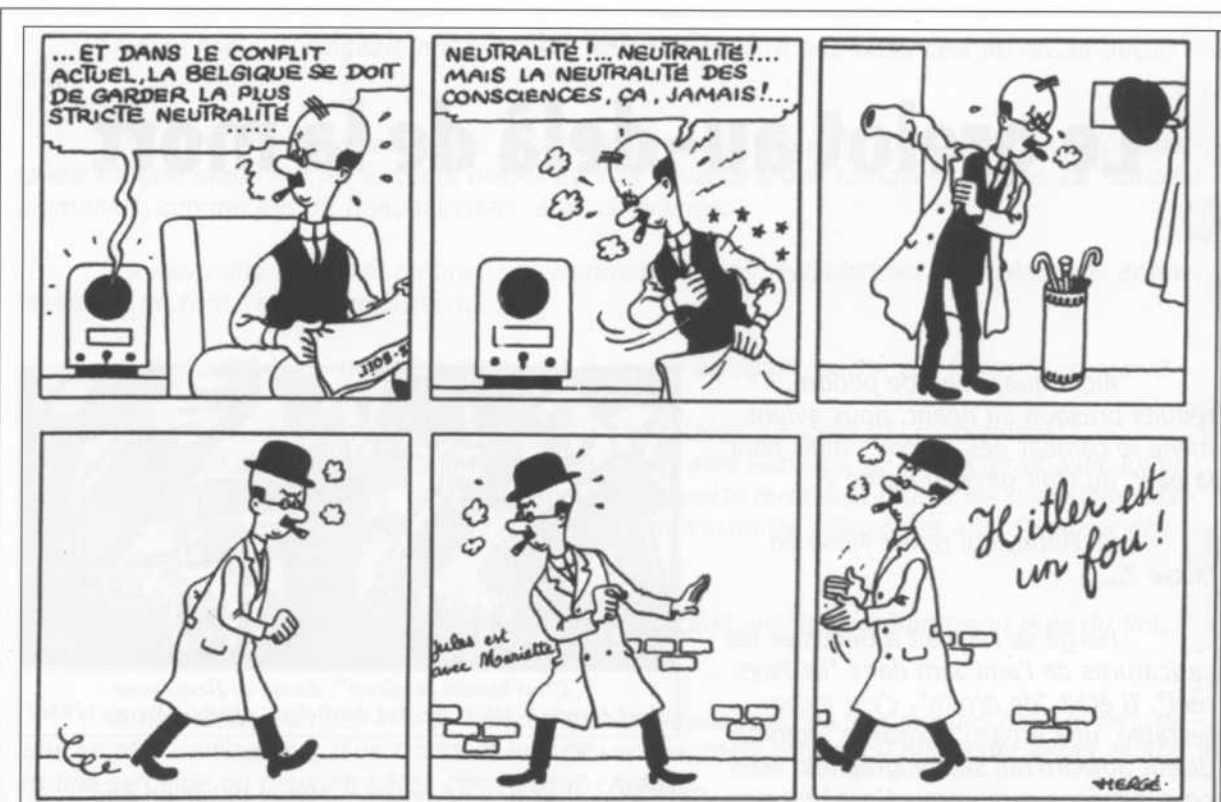
Au début de l'automne de 1939 avec sa "drôle de guerre", Hergé avait brusquement disparu. Où ?

Il était parti à Turnhout, patelin limbourgeois où des gravures imitées d'Epinal étaient copiées par un imprimeur appelé Brepols. Hergé se trouvait donc encore, là-bas, plus ou moins au pays des "bandes dessinées". Mais ce n'était pas à cette fin, uniquement, qu'il se trouvait à Turnhout. On l'y avait mobilisé ! Lui, qui n'avait rêvé jusqu'alors que d'expéditions dans une Russie à paravents artificiels, ou dans un Congo à éléphants monumentaux et à léopards moustachus, avait été envoyé dans cette région en tant que militaire rappelé au service afin de préparer la troupe à farcir de pruneaux les maudits Teutons.

Telles étaient l'anarchie et la bêtise de la pré-guerre: Hergé qui appartenait à une compagnie de mitrailleurs d'expression française se voyait dépêché au fin fond du Limbourg en qualité d'instructeur d'une compagnie d'infanterie intégralement flamande ! Une fonction secondaire, d'une nécessité capitale, lui avait été assignée: "On m'a confié une mission extrêmement insupportable: réquisitionner des bicyclettes dans les fermes". Chaque Belge, évidemment, savait que Hitler et ses coupeurs de mains fonceraient sur Bruxelles perchés sur des vélos et qu'il fallait mettre les vélocipèdes à l'abri des raptés.



Le soldat Georges Remy, en compagnie de son frère Paul: une mobilisation surréaliste !



Mais même alors que les stratèges du Haut Etat Major l'utilisaient à ramasser des bicyclettes de paysans betteraviers, Hergé était resté fidèle à ses convictions: Cette guerre était de la folie, les provocateurs à la tuerie occidentale étaient des misérables. Le seul danger réel pour l'Europe, depuis 1917, était à l'Est, dans les immensités asservies par les Soviétiques. En face de Staline, l'Europe ne pouvait être qu'unie sous peine de s'auto-poignarder.

On vit alors le lieutenant Georges Remi risquer gros, malgré ses épaulettes, et collaborer ouvertement à l'hebdomadaire neutraliste "L'Ouest", créé tout spécialement pour combattre en Belgique la folie belliciste des littérateurs de presse.

"L'Ouest" était devenu en 1939, comme tout ce qui cherchait à sauver la paix, la cible des va-t-en-guerre. Voulant à tout prix les clouer au pilori de sa verve, Hergé leur décocha une série de dessins merveilleux, où la vedette, appelée Bellum (la guerre) se faisait fustiger avec un humour cinglant, ainsi que tous les instigateurs à l'empoignade qui, lorsqu'ils obtiendraient la tuerie tant désirée par eux, le 10 mai 1940, s'enfuiraient au premier coup de carabine, comme des perdreaux paniqués. Des mois à l'avance, Hergé flagella ces matamores intrépides qui, le moment venu, se révélaient, en cinq minutes, de si grotesques froussards.

Pourquoi Hergé avait-il choisi, pour vider son carquois, l'hebdomadaire le plus houspillé, à cause précisément de sa défense acharnée de la paix en Belgique?... "L'Ouest" avait été créé par Raymond De Becker, personnage assez mystérieux, mais dont Hergé avait jadis illustré à REX, trois petits bouquins. Adversaire acharné de toute compromission visant à détruire la neutralité belge, l'hebdomadaire avait été l'objet de hourvaris hystériques

Les 7, 14, 21 et 28 décembre 1939, Hergé donna à "L'Ouest" vingt-trois dessins, en sept "strips" dans lesquels "un bon Belge" dénommé ironiquement Monsieur Bellum, entendait pratiquer la neutralité en bravant et en narguant un ennemi alors inexistant !

Ces dessins de Hergé étaient magnifiquement ironiques. Quel malheur que le fanatisme de la Fondation Hergé, épouvantée à la pensée qu'apparaîtrait ainsi un Hergé "fasciste", tienne aujourd'hui encore ces vingt-trois caricatures sous le boisseau et n'en permette à personne la reproduction !

Dans les deux premiers "strips" Monsieur Bellum écoute distraitemment la radio. Il est en bras de chemise, mais porte néanmoins un faux-col, raide comme la Tour Eiffel. Il lit "Le Soir", ainsi que le veut la bienséance. Soudain une voix surgit dans l'appareil de radio: "Et dans le conflit actuel, la Belgique se doit de garder la plus stricte neutralité". Le sang de Monsieur Bellum passe aussitôt du violet à l'écarlate. Il se dresse, virulent. Des flèches, des étoiles, des vapeurs jaillissent de ses bras, de son nez rond, de son crâne luisant sur lequel se hérissent une mèche de cheveux, droite comme un vieux blaireau de coiffeur:

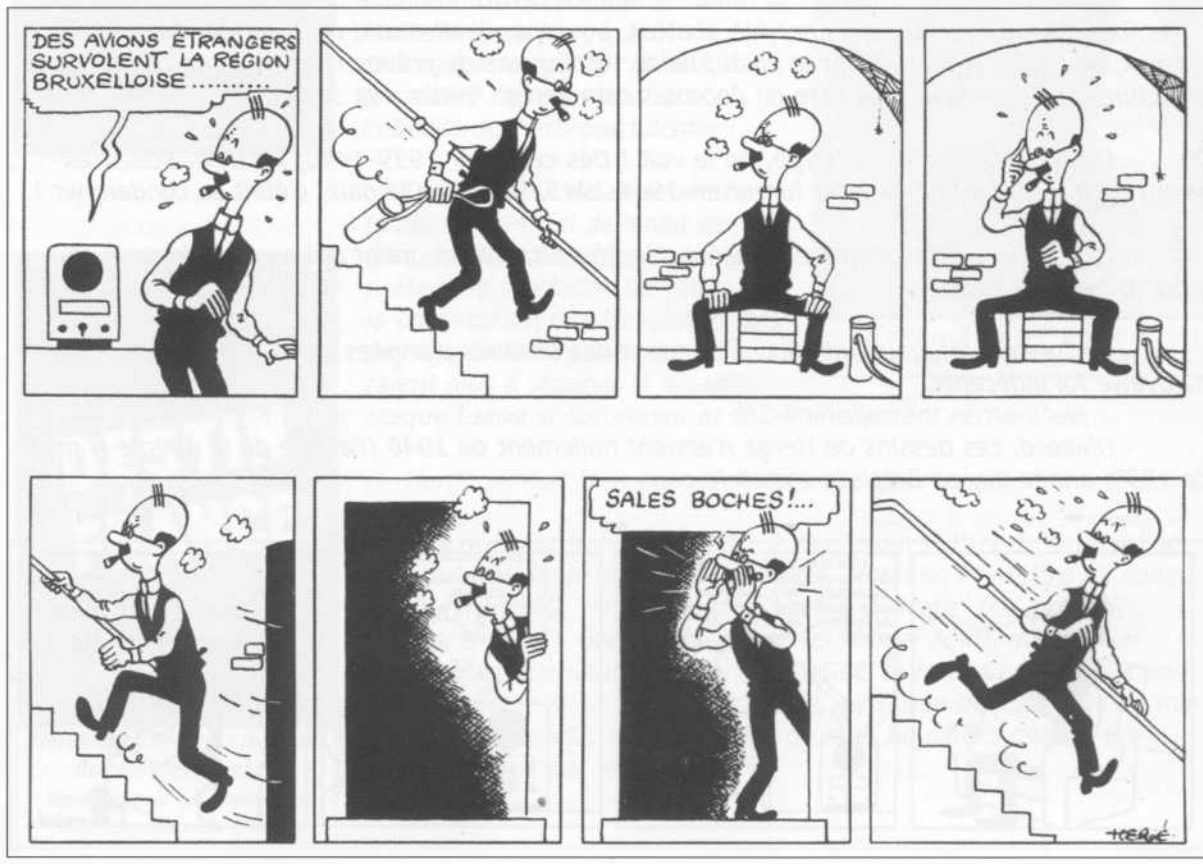
"— Neutralité ! Neutralité ! mais la neutralité des consciences, Ça, jamais !"

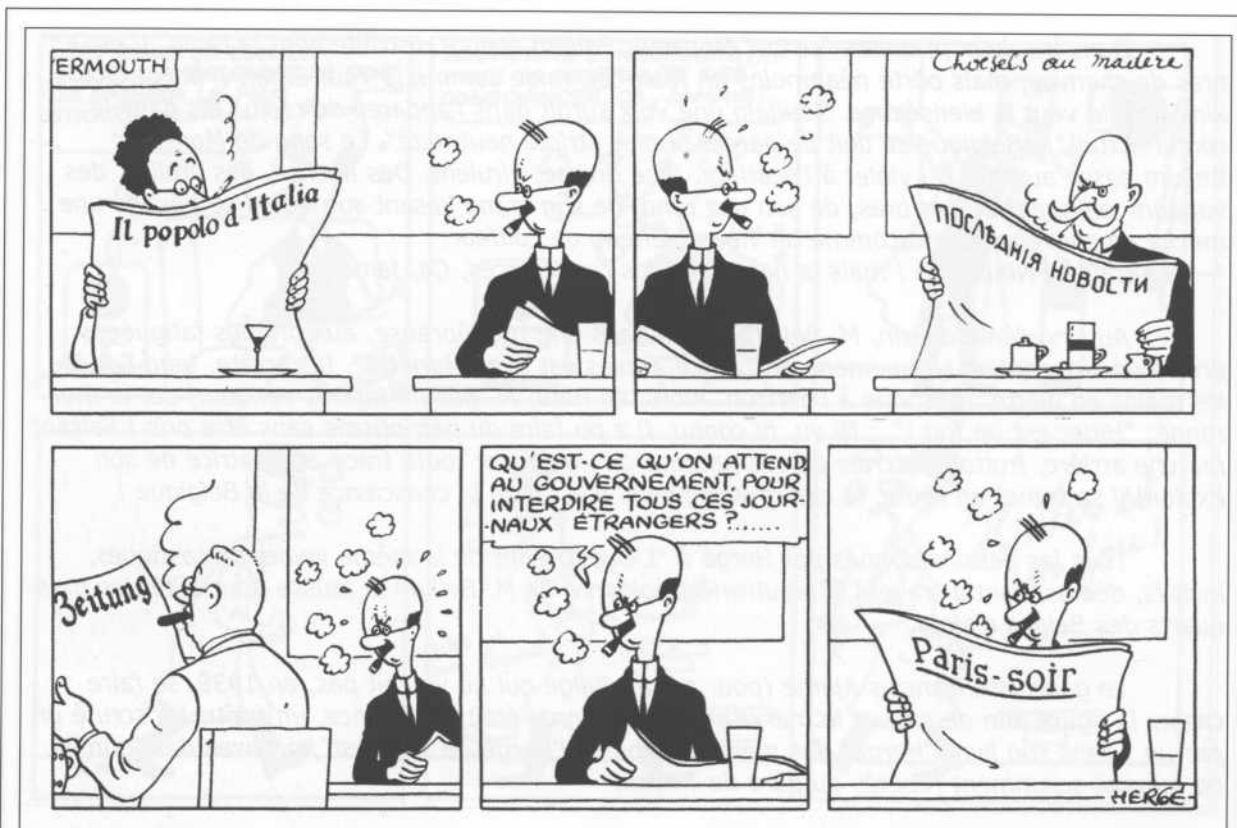
Au cinquième dessin, M. Bellum arrive dans une rue lépreuse, aux briques fatiguées, près d'une inscription lyriquement évocatrice, "Jules est avec Mariette". Il s'arrête, tend l'oreille, les mains en alerte. Personne à l'horizon. Alors, en hâte, M. Bellum inscrit, vengeur, sur le mur rongé: "Hitler est un fou !"... Ni vu, ni connu. Il a pu faire du patriotisme sans être pris ! Faisant marche arrière, frottant la craie de ses paumes afin d'effacer toute trace accusatrice de son exploit, il se remet en route, le cigare vainqueur. Il a sauvé la conscience de la Belgique !

Tous les dessins donnés par Hergé à "L'Ouest" sont de la même veine, sarcastiques, incisifs, démasquant à travers la pleurerie trépidante de M. Bellum la fausse neutralité des trois quarts des Belges d'alors.

Le gauchiste français Ajame (pour qui un Belge qui ne voulait pas, en 1939, se faire casser la figure afin de sauver le marxisme international était, à l'avance, un traître) a scruté un par un, dans son livre "Hergé", les mêmes strips de l'Hergé de "L'Ouest", preuves des "crimes de guerre" sciemment répétés du père de Tintin !

Gag typique décrit par Ajame: "Encore la radio: 'Des avions étrangers survolent la région bruxelloise...' Monsieur Bellum descend précipitamment à la cave, puis remonte un instant pour s'écrier: 'Sales Boches !'."





Autre gag: "Dans un café où un Italien lit un journal italien, un Russe un journal russe, un Allemand un journal allemand, Monsieur Bellum s'écrie: "Qu'est-ce qu'on attend, au gouvernement, pour interdire tous ces journaux étrangers ?", puis déplie ... Paris-Soir".

Un strip de plus. Toujours la radio: "L'agence D.N.B. annonce qu'au cours du mois de novembre, 167 avions ennemis ont été abattus, un appareil allemand n'est pas rentré..." Furieux, Monsieur Bellum éteint le poste, lance: "Bourreurs de crânes !" et, ravi, se plonge dans la lecture de "Paris-Soir", qui titre en énormes caractères: "Hitler a la scarlatine".

Dessins sacrilèges de Hergé, on le voit ! Dès cet hiver 1939-1440, les bellicistes dressaient déjà les listes qui feraient fureur en 1944-1945. Défendre la paix, c'était se condamner !

"En 1940, édicte gravement Ajame, Hergé s'attache un grelot qui sonnera jusqu'à sa mort et bien au-delà !"

Ce "grelot" fatidique fut secoué pendant des dizaines d'années par des Ajame, avec une mauvaise foi indécente.

D'abord, ces dessins de Hergé n'étaient nullement de 1940 (l'année de la guerre !) mais de 1939, année où, en Belgique c'était la paix.





Ajame cherchait à égarer ses lecteurs en embrouillant les dates.

Ensuite, dans ses dessins de "L'Ouest", Hergé essayait uniquement de défendre la neutralité belge, dans une Belgique officiellement neutre. Ironiser, en 1939, sur le zèle intempestif des amateurs de bagarres, était tout à fait licite, et même louable. Défendre la neutralité, c'était défendre les dernières chances belges de sauver la paix.

C'est, précisément, ce que les bellicistes à la Ajame prétendraient convertir après 1945 en "crimes de guerre" d'avant la guerre !

Un "grelot" qui sonnerait jusqu'à la mort d'Hergé, en 1983, et "bien au-delà" !

C'est dès alors, en pleine paix, pour avoir voulu défendre la neutralité belge avec humour, en se payant sans méchanceté la bobine du va-t-en-guerre M. Bellum, qu'Hergé, le courageux Hergé, fut fiché à jamais au tableau fanatique et imbécile de l'anti-patriotisme !

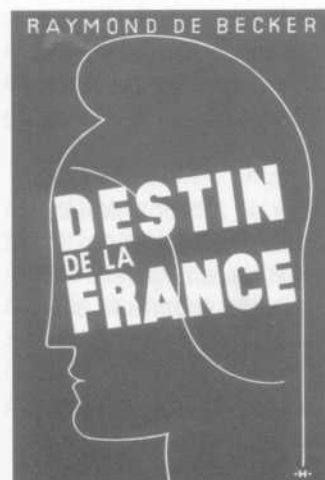
Dès le début de cette année fatale de 1940, il devenait de plus en plus probable que ni la prétendue scarlatine de Hitler, ni la confiscation des bicyclettes des paysans limbourgeois ne suffiraient plus à stopper la gigantesque tuerie si sottement et si criminellement recherchée.

Hergé sentait bien que la catastrophe approchait.

Dès qu'il eut fini d'apprendre à ses "ploucs" l'art de couper l'accès de la Belgique aux cyclistes nazis, Tintin se fit mettre en congé, le 10 avril 1940, "en raison de sa santé délicate" (ce qui était d'ailleurs exact). Bref entracte car, le 10 mai 1940, au premier bombardier allemand survolant la Meuse, le Haut Commandement Militaire Belge allait catapulter Hergé, ainsi que des dizaines de milliers de "rappelés", sur les routes du sud, bouchées dès les premières heures par les fuyards !



Hergé en 1939, à l'époque des aventures de „Monsieur Bellum“.



Hergé a illustré trois livres de Raymond De Becker, fondateur de „L'Ouest“ et futur directeur du „Soir“.

Tintin, Germaine et le chat siamois



En mai 1940, une grande partie de la population belge fuyait sur les routes françaises: ce fut „l'exode“...

C'était ainsi ! Pour résister aux Allemands au nord et à l'est de la Belgique, on envoyait aussitôt les conscrits wallons et flamands se cavalier au sud de la France !

Tous les mobilisables, qui étaient censés devoir enfoncer en cinq-sec les chleuhs maudits, étaient sommés de filer sur l'heure, à pied, à cheval, à saute-mouton, en trottinette, vers la Somme, vers la Seine, vers la Garonne et vers les

cols et les précipices du Tourmalet !

En réalité, la Belgique entière, n'écoulant que son courage légendaire, avait fichu le camp à toute vitesse ! Deux millions de fuyards, fondant de chaleur, arpentaient les routes françaises: les grosses mémères, en plein mois de mai, croulaient sous leurs fourrures; les couvents s'étaient hissés sur des voitures de pompiers; les détraqués mentaux s'agrippaient à des corbillards. Les grand-mères mouraient d'épuisement dans les talus, abandonnées sans rémission aux rats et aux vers en pleine euphorie.

Les glorieux journalistes va-t-en-guerre d'avant le 10 mai 1940, qui se tambourinaient la veille encore, avaient déguerpi aussi lestement que leurs lecteurs. Le journal "Le Vingtième Siècle", comme ses collègues, ne paraissait plus à Bruxelles depuis le début de la bagarre. Quant à l'éditeur Casterman, à Tournai il s'était évanoui dans la nature, avec la souplesse d'un Milou !

Hergé quant à lui, au bout de quelques centaines de kilomètres, s'était aperçu que le maigre trésor familial ("Dix francs le verre d'eau !" "Allez donc boire au canal Albert !") s'était dégonflé comme un pneu. Germaine, l'épouse appliquée, qui avait suivi la plongée des héros filant vers les Pyrénées, avait conclu rapidement que cette vaillantise pédestre était redoutable pour la bonne tenue des cors aux pieds.



„Taiké, à l'oeil jaune et perfide“. Aquarelle d'Hergé.

Et puis, par-dessus le marché, il y avait le chat ! Car, laissant froidement Milou attendre seul l'irruption des Allemands coupeurs de pattes, le ménage Hergé avait embarqué dans cette transhumance son chat, pas même un chat belge mais un chat siamois, Taiké, à l'œil jaune et perfide.

Georges adorait les chats, "aussi beaux, disait-il, qu'une potiche chinoise".

Lorsqu'on l'interrogea un jour sur son rêve de bonheur, il inscrivit aussitôt "les chats" sur sa réponse. Et il signa ! Aquarelliste, Hergé brossa du compagnon de la fuite de 1940 des croquis surprenants, le poil blanc sur coussin bleu, le museau noir piqué de deux oreilles nettes, pointues, qui sem-

blaient être deux papillons. En tout cas, le chat du Siam et Germaine en eurent vite assez de cette empoignade européenne où on ne pouvait se battre qu'à coups d'orteils. Ayant abouti, en boitant, en Auvergne, comme tant d'autres, ils étaient, pour la "capitulation en rase campagne"!

Léopold III, le 28 mai 1940, avait bien dû s'y résoudre lui-même, acculé au bout des prés du Courtrais.

Hergé, Germaine et le quadrupède asiatique regagnèrent alors, sans gloire excessive, d'auto-stop en auto-stop, le regretté pavé bruxellois, martelé par les bottes des gars de Hitler. Pendant les mois qui suivraient, on allait assister sur les routes de France au retour multitudinaire des intrépides assaillants des pics basques.

Le gouvernement belge s'était enfui plus loin que tout le monde. Fourbu, il s'était finalement tapi dans un village pauvreteux du Bordelais, où il n'existait, en tout et pour tout, qu'un téléphone, dans l'unique café du patelin, près d'un billard. Le Premier ministre, les Pierlot, Spaak, Janson et compagnie avaient laissé tomber les bras, la veste et les portefeuilles ministériels. Ils étaient ensuite remonté péniblement à Vichy, essayant encore de grappiller — en vain! — quelques sous aux guichets du Maréchal Pétain.

Déconfits, l'humeur rogue, abasourdis, ils avaient fait offrir à Hitler, par tous les intermédiaires qu'ils avaient pu racoler de Berne à Madrid, de signer non seulement l'armistice mais de conclure la paix ! Oui, la paix !

En quelque sorte, la "paix des Braves" ! Eux qui avaient annoncé si fièrement qu'ils mettraient Hitler en pièces en trois coups de carabine !



Séance du „parlement“ belge à Limoges.

Ils avaient laissé les parachutistes allemands (quatre-vingt-trois hommes en tout !) s'emparer en quelques heures, dès le premier matin, de la plus importante de leurs forteresses, Eben-Emael. Après, ils avaient couru faire les pitres à Limoges. Ils y avaient réuni, pour quelques heures, en une extravagante séance de cirque, un semi-Parlement belge ramassé de-ci de-là dans les talus de la défaite. Le mois suivant, lessivés et balayés, ils se déclareraient prêts à subir en Belgique l'autorité d'un Gauleiter ! Ils en avaient informé publiquement et officiellement le Sénat Belge (tous les détails là-dessus se trouvent dans mon livre "La Cohue de 1940").



Le Führer décore les 83 parachutistes qui ont emporté, en quelques minutes, le fort d'Eben-Emael, „verrou“ de la défense belge...

Les Français n'avaient guère été plus brillants, projetés, dès le troisième jour, dans l'eau de la Meuse à Sedan, poussés ensuite dans l'arrière-train vers la Mer du Nord par les panzers de Guderian. Huit jours pus tard, les tankistes du IIIème Reich prenaient leur premier bain de mer au Pas-de-Calais !

Deux semaines encore, et les Allemands, fifres en tête, dévaleraient à Paris les Champs-Élysées. Quelques jours de plus, les Reynaud et autres Jeroboam Mandel, imitant intrépidement les géants du Tour de France, arrivaient à tombeau ouvert à Bordeaux. La guerre était finie.

Quant aux Hollandais, il avait suffi de quatre jours en tout, à la mi-mai 1940, pour qu'ils se retrouvassent nez à nez avec les harengs de la Mer du Nord !



Les troupes allemandes s'offrent un défilé de la victoire sur les Champs-Élysées de Paris.

Avec cent mille hommes au combat direct et trois mille chars menant la sarabande, le Reich avait balayé les cinq millions de Marius partis, le 10 mai 1940, de Paris à Berlin, via Bruxelles et Breda, afin d'y déguster le crustacé Hitler à la sauce mayonnaise ! Presque instantanément l'indigestion avait pris un caractère épidémique. Vaincus, Hollandais, Belges, Français, s'ébrouaient parmi les chevaux crevés et les chars culbutés. Ils comprenaient enfin qu'on les avait sacrément dinonnés en 1939 en leur badigeonnant le cerveau de bobards dignes du Premier Avril ou de la Fête des Saints-Innocents ! Chacun était confus d'avoir été si grotesquement refait par des bellicistes provocateurs qui, le coup raté, avaient été les plus prompts à détalier.

Les Allemands n'avaient pas mangé leurs enfants à la broche. Ils distribuaient —figurez-vous !— aux revenants de Perpignan, de Toulouse, ou de Carcassonne de l'essence gratuite, afin de leur permettre de regagner —le portefeuille à plat— les foyers abandonnés où seuls, depuis deux mois, des voleurs et des courants d'air faisaient visite.

Et que faire ?

Le roi Léopold expliquait aux Belges qu'il fallait se remettre au travail. Henri de Man, Président, la veille encore, du Parti Socialiste belge, s'était senti pousser dans le dos des ailes de néo-nazi. Il proclamait que la défaite de son pays n'avait pas été une débâcle mais tout simplement une "défaite-délivrance" !

Alors, de quoi se serait-on plaint !... Tout le monde se ruait, bourrasquait pour collaborer avec les Allemands.

Les va-t-en-guerre les plus enragés d'avant mai 1940 couraient s'offrir aux occupants: le vieux diplodocus Lippens, le franc-maçon Devèze, le visage zébré de tics, l'ex-ministre démocrate-chrétien Tchoffen, la tête en betterave mouchetée !

Les affairistes, les trafiquants, les grippe-sous à la Empain, les pompiers à la Vaxelaire, les affairistes à la de Launoit pédalaient, haletants, sur des bicyclettes déglinguées pour avoir l'honneur d'être reçus par l'un ou l'autre sous-officier d'obscures "Dienststellen".

Cinquante ans après, il est de bon ton de ne plus rien savoir de ces avilissements et de ces blaisements collectifs. Pourtant il en fut ainsi. En juillet 1940, seules quelques chauve-souris dans les soirs ardennais ou quelques lapins distraits dans les talus campinois, n'étaient pas entichés de fringales collaborationnistes. Les uns prétendaient collaborer pour se venger d'avoir été escroqués par les va-t-en-guerre pétaradants d'avant le 10 mai. Les autres bisquaient parce que les garde-manger étaient vides. Il fallait absolument se remettre au boulot. N'importe quel boulot offert par n'importe qui, "boches" compris !

Une seule préoccupation: le fric !, les quatre sous qui, avant la fin du mois en cours, devaient absolument avoir réapparu dans le gousset de centaines de milliers de chômeurs malgré eux ! C'était tout spécialement le cas des innombrables jeunes ménages qui, après la folle équipée de la Provence, de l'Auvergne ou du Loiret s'étaient retrouvés sans un centime, devant des bureaux vides et des ateliers abandonnés.

Parmi eux, et comme eux tous, misérait Hergé, notre coureur à pied, de retour d'Auvergne ! Et Germaine ! Et le chat siamois ! Milou rêvait d'une copieuse assiettée ! Il ne pouvait même plus racler un gramme de graisse sur son os historique, sec comme une arête de poisson. "Le Petit Vingtième" avait publié, le 9 mai 1940, son dernier numéro, son ultime numéro. Plus jamais "Le Vingtième Siècle" ne referait surface.

Alors, à quoi Hergé pourrait-il se cramponner ?...

Se cramponner à moi, Léon Degrelle ?...

Mais à ce moment-là, tout le monde en Belgique croyait que j'étais mort ! Et enterré. Nul ne savait même où.



Hergé et Taiké, de retour d' „exode“...

Degrelle fusillé

La nouvelle de mon exécution par fusillade avait paru, sous des titres ronflants, en tête des premiers journaux réédités à Bruxelles à peine signée la capitulation du 28 mai 1940. Des témoins avaient assisté à mon exécution: Ils en publiaient dans la presse des récits aussi précis qu'abondants.

**Léon Degrelle fusillé
après un simulacre de jugement?**
Le témoignage d'un officier du 2^me bureau français

On célébra dans diverses églises des offices émus, pour le repos de l'âme de ce pauvre Léon, mort si prématurément. On traîna à mes funérailles, corps non présent, mes pauvres parents désespérés. En de tels moments, tout le monde est gentil tout plein. Vivant, j'encombrais. Mort, je devenais tout à fait tolérable. Un petit éloge, la larme à l'œil, faisait même distingué.

J'étais dans le trou noir, pour toujours, et il était vain pour le pauvre Hergé de venir ébranler ma sonnette... Ma maison avait d'ailleurs, sans ménagement quelconque, été réquisitionnée par des aviateurs allemands.

En fait, je n'étais pas mort du tout.

Le ministre franc-maçon Paul-Emile Janson et son janissaire familial Ganshof van der Mersch, qui a eu l'amabilité de mourir dernièrement, avaient commis, c'est vrai, la petite infamie de me faire arrêter, le 10 mai 1940, bien décidés à profiter de l'occasion de la guerre pour liquider dans la honte le chef du Rexisme, leur ennemi privilégié. J'étais député de Bruxelles, donc couvert par l'immunité parlementaire. Janson, violant sans sourciller la Constitution, m'avait fait mettre en boîte instantanément. La mauvaise foi était absolue. Jamais —et Janson le savait mieux que quiconque— je n'avais été mêlé à un abouchement, si vague fût-il, avec un comploteur allemand. Janson, une fois sa guerre perdue, reconnaît d'ailleurs, par écrit, de Vichy même, sur papier à lettre du Gouvernement belge, que j'avais été victime d'une injustice caractérisée et que le Ministère belge tout entier tenait à le proclamer ouvertement.

En juillet 1940, Janson aurait l'impudence, dans ce document officiel, de me demander platement l'aman ! Même, il m'encouragerait vivement à remettre immédiatement sur les rails la Belgique qu'il avait télescopée ! Le texte intégral de cette lettre époustouflante est reproduit dans ma "Cohue de 1940".



Joris Van Severen, chef du „Verdinaso“ (Verbond van Dietsch Nationale Solidaristen), interviewé par un journaliste de l'hebdomadaire rexiste „Voilà“.

Mais cette lettre de repentir et d'aplatissement du Gouvernement belge de Vichy serait trop tardive ! Depuis mon arrestation du 10 mai 1940, deux mois et demi s'étaient écoulés. Pour le chômeur Hergé, j'étais mort depuis la fin de mai. Jusqu'à la fin de juillet, on ne saurait rien à Bruxelles de ma soudaine résurrection.

Dans les aventures de Tintin, les histoires de morts qui ne sont pas morts sont coutumières. Ici, toutefois, en mai et en juin 1940, j'avais bien failli aller retrouver les mânes de mes ancêtres glorieux !

Sans qu'on me soumit même un mandat d'arrêt, sans qu'un juge m'eût interrogé, ne fût-ce que pendant une demi-minute, sans qu'on daignât me signifier la moindre explication, les policiers belges m'avaient, le 10 mai 1940, ligoté comme un veau. Ils m'emmenèrent vers la mer du Nord et me livrèrent, à Dunkerque, à la police française. Les garde-chiourmes gaulois, ravis, me happèrent.

Ils n'avaient pas la plus mince idée de ce que l'on pouvait bien me reprocher, sinon qu'au moment de mon incarcération, alors que je priais pour les premiers morts de la guerre, on m'avait confisqué mon missel !

Un missel, c'était la preuve que j'étais protestant; protestant, j'étais un Allemand; Allemand, j'étais un nazi. Le cas était clair, j'étais bon pour la casserole ou, plus exactement, pour le poteau.

Je faillis être fusillé dès le premier jour de mon arrivée sur le territoire français. Un peloton d'exécution me tira dessus, mais c'était en l'air, pour la frime. Puis, pendant deux jours, on me tabassa frénétiquement, on me fracassa la mâchoire (dix dents cassées; tous détails dans mon livre "La Guerre en Prison"). Comme les Allemands approchaient à la vitesse du mistral, on m'enfourna, à Lille, dans un camion cellulaire, les bras coincés dans des barres de fer, d'énormes boulets de fonte aux pieds.

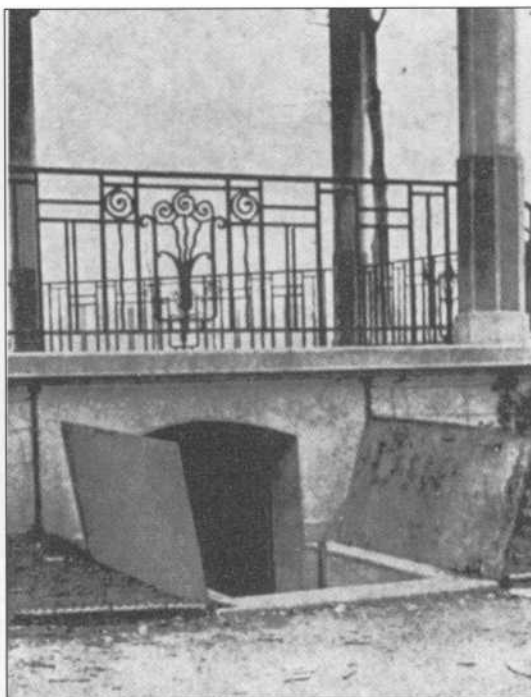
A la nuit, nous arrivâmes à Abbeville.

On achevait d'y débarquer quelques dizaines d'autres "compagnons parachutistes", dont on m'avait séparé au moment où, théâtralement, on se préparait, à Dunkerque, à m'envoyer douze jolies balles bien chaudes dans la peau ! Ce seraient, hélas, mes vingt et un compagnons de malheur qui, quelques heures plus tard, allaient recevoir les décharges à ma place...

Moi, on estima que, à force de me rosser, j'allais, tôt ou tard, révéler tous les plans stratégiques de Hitler, dont, évidemment, j'ignorais le premier alinéa.

C'est cette bêtise de mes bourreaux qui me sauva.

Quant aux vingt et un autres, on allait monstrueusement les tuer à ma place. C'étaient des civils, des femmes, une grand-mère, sa fille, sa petite-fille, un moinillon allemand et le chef grand-flamand Joris Van Severen. De lui, comme de tous ces malheureux, les assassins ignoraient même les noms lorsqu'ils les liquidèrent —c'était à l'aube du 21 mai 1940— au fusil et à la baïonnette devant le kiosque à musique du patelin.



Le kiosque d'Abbeville où furent enfermés les compagnons de captivité de Léon Degrelle avant leur sauvage assassinat.



Les victimes du massacre d'Abbeville, parmi lesquelles se trouvait Joris Van Severen, chef du mouvement grand-flamand Verdinaso. Léon Degrelle n'échappa que par miracle à cette tuerie.

Vous parlez d'un crime de guerre ! On le cache encore. Qui, en France, à part quelques amis, en a jamais soufflé mot ?...

C'était pourtant le crime de guerre, typique, aveugle, sadique ! La vieille grand-mère reçut une trentaine de coups de baïonnette dans les seins avant d'expirer !

Vous doutez de mon récit ? Allez le vérifier sur place ! Vous trouverez au cimetière d'Abbeville le tombeau de ces vingt et un martyrs !

Mais on connaît parfaitement la rengaine: il n'y a que chez les Allemands que l'on déniche des "criminels de guerre" !

Lorsque les troupes d'Hitler pénétrèrent dans Abbeville, elles découvrirent ce monceau de cadavres, pourrissant sous le soleil et déjà méconnaissables. Dans le camion cellulaire abandonné — que les meurtriers n'avaient même pas visité, ni avant ni après le crime— un nom était inscrit en tête d'une liste: le mien. On repéra un cadavre comme étant ma propre dépouille. La nouvelle fit aussitôt le tour de l'Europe.

L'aventure Degrelle était terminée...

Enterré à Abbeville, je ne pouvais plus, évidemment, dépanner à Bruxelles notre Hergé en chômage !

D'autres, à REX, eussent-ils pu me remplacer à cette fin ?...

Qui ? Des milliers de dirigeants rexistes avaient été arrêtées en Belgique, sans rime, ni raison, le même jour que moi. Ils avaient disparu, nul alors ne savait encore où. Ceux de mes rares collaborateurs qui avaient échappé aux mailles de Janson et de Ganshof ne savaient pas — une fois que j'étais hors de circuit— s'ils devaient ou s'ils pouvaient se compromettre. Les Allemands leur avaient envoyé une autorisation à faire reparaitre notre quotidien "Le Pays réel". Prudemment, ils s'étaient abstenus de réagir. Les occupants, mécontents, vinrent alors confisquer notre stock de papier, sur lequel ils allaient imprimer pendant quelques semaines une fausse "Nation Belge". On ne nous remboursa même jamais ce prélèvement.

**Le doute n'est plus permis
Degrelle et Van Severen
ont été fusillés...**

Une information absolument officielle vient enfin nous confirmer aujourd'hui l'assassinat du leader rexiste, Léon Degrelle.
D'après les renseignements qui nous

Pas question donc qu'un représentant de REX eût offert, au cours de ces semaines-là, à l'ami Hergé ou à Jam de prendre —ou de reprendre— place dans notre équipe. L'équipe n'existait même plus. Et personne ne possédait un mandat quelconque pour prendre en mon nom une décision.

Moi mort, REX ressusciterait-il jamais ?...

Pour certains rescapés, la situation était devenue tragique. Un Jam, par exemple, n'ayant plus de journal où faire paraître ses caricatures, se trouvait sans ressources depuis le 10 mai. Hergé de même. Problème de chaque matin: comment subsister ?

Une possibilité de solution se présenta alors: "Le Soir" avait réapparu.

"Le Soir volé", a-t-on dit ? Une belle blague ! La propriétaire du journal, Mlle Marie-Thérèse Rossel, une belle grande fille aux jambes effilées, qu'elle déployait d'ailleurs largement et poétiquement, avait couru dans toutes les Dienststellen offrir de republier elle-même son canard. J'aurais aussi, par la suite, une fois ressuscité, l'honneur insigne de sa visite, prié de soutenir son offre de collaborer.

L'affaire échoua uniquement parce qu'un journaliste "intrus", Raymond De Becker, se rebiffa. Pour quel motif, ce chat-en-jambe ? Grâce au docteur Liebe, important manitou allemand qui l'avait, dès le premier jour, propulsé, ce De Becker avait remis "Le Soir" sur rotative. Il n'acceptait pas de n'être plus que secrétaire général du journal, fonction que Mlle Rossel lui attribuait sur la liste des futurs rédacteurs livrée par elle par écrit aux autorités d'occupation.

Seul, cet incident personnel empêcha que le "Soir-volé" ne devint, sous l'autorité de Mademoiselle Marie-Thérèse Rossel, un "Soir-nazifié".

Jam et Hergé étaient en relations depuis longtemps avec De Becker. Six mois plus tôt, celui-ci publiait encore dans "L'Ouest" les 23 dessins pro-neutralité de Hergé ! Les deux chômeurs lui demandèrent donc de leur faire, dans l'équipe nouvelle, une petite place. Gracieuseté intéressée ! "Le Soir" était le plus important des journaux belges. Jam et Hergé, pour un quotidien qui reprenait son élan, étaient des recrues de choix. Eux, les deux sans-travail, avaient, de leur côté, besoin d'un journal accueillant pour survivre. C'est ainsi qu'avant même mon improbable résurrection, Jam et Hergé, attirés par la tartine, entrèrent dans l'aventure collaborationniste.



Marie-Thérèse Rossel, propriétaire du „Soir“: ses offres de service aux Allemands ont été prises de vitesse par l'autorisation qu'ils avaient déjà donnée de faire réparaître le quotidien sous la direction de Raymond De Becker.



Raymond De Becker remet „Le Soir“ sur les rails dès l'installation des autorités allemandes. C'est tout naturellement qu'il accueillit Hergé et Jam dans sa nouvelle équipe.

Tintin et Milou au "Soir Volé"

Ecrire dans "Le Soir", à l'été de 1940, n'effrayait personne en Belgique. Des personnalités très huppées y paraissaient. "Le Soir", constate froidement Ajame dans son "Hergé", atteindra vite un tirage de 300.000 exemplaires, preuve que la presse collaborationniste a une belle clientèle. "En gros, conclut-il, la majorité des Belges partage les vœux de l'occupant". Ce n'est pas De Man qui écrit ces mots assez effrayants. Ni moi non plus, censé mort à l'époque. C'est un gauchiste notoire, antifasciste, du "Nouvel Observateur" !

Lorsque je réapparus, après deux mois et demi de cimetière prématuré, c'était trop tard pour repêcher les poissons perdus depuis la fin de juillet. Côte à côte avec les bandes dessinées de Hergé, les caricatures de Jam pavoiseraient pour quatre ans dans "Le Soir". Elles étaient désormais hors de portée de la canne à pêche du "Pays réel".

En fait, une fois libéré, je ne savais même pas si je relancerais "Le Pays réel". Certes, dans une lettre officielle, remise pour moi à Pierre Daye, à Vichy (texte intégral, pages 102-103, dans la nouvelle édition de ma "Cohue de 1940", le ministre Janson m'encourageait vivement à remettre ma presse en route: "vous rendriez incontestablement un service signalé au pays." Mais l'avis de ces faillis ne me suffisait pas. Je voulais d'abord connaître l'avis du Roi. Je ne l'obtiendrais, affirmatif, que le 25 août 1940. Mais, même alors, je n'apparaîtrais plus comme directeur de mon journal: je fis inscrire simplement sous le titre, "Fondateur: Léon Degrelle".



Nul ne savait au juste alors ce que les Allemands se proposaient de faire avec la Belgique. L'Europe n'était encore qu'un projet lointain. D'autre part, je me défiais

des autorités d'occupation, pions passagers, interchangeable, et d'ailleurs, on l'avait vu presque immédiatement, dangereusement liés à l'Hypercapitalisme. De toute manière, avant de m'engager, je voulais, au préalable, savoir ce que Hitler en personne avait dans la tête.

Pour Jam et pour Hergé, les préoccupations n'avaient pas à aller si loin. Leur part de collaboration au "Soir" était limitée. L'une, celle de Jam, consistait à faire rire le public en lui servant des caricatures impayables; l'autre, celle de Hergé, visait uniquement à mettre en gaieté la marmaille.



Dernier strip du „Crabe aux Pinces d'or“ et annonce de „L'Etoile mystérieuse“ („Le Soir“ du 18 octobre 1941).



„L'Etoile mystérieuse“: la fin de l'aventure permet une parodie des reportages où „l'on parle pour ne rien dire“: une occasion de se plaindre élégamment des restrictions de papier qui amputent régulièrement „Le Soir Jeunesse“.

De 1940 à 1944, les créations de Jam et de Hergé ajouteraient beaucoup à l'intérêt du "Soir". Mais, politiquement, leur rôle serait toujours discret. Celui de Hergé tout spécialement, qui brossait des aventures hors de toute actualité.

"Le Soir" allait, non seulement assurer sa pitance à Hergé pendant quatre années, mais promouvoir fantastiquement son œuvre. Jusqu'en 1940, Hergé n'avait été qu'un dessinateur à public modeste. Depuis 1930, sa gloire, certes, avait augmenté d'année en année, mais lentement, "Le Vingtième Siècle" n'ayant qu'un tirage assez médiocre. Sans les dessins publicitaires (Chicorée Pacha et consorts) les Hergé auraient eu parfois des fins de mois à macaroni et à pois chiches. Quant aux albums, le tirage, avant 1940, n'avait jamais dépassé les 8000 exemplaires. Et encore mettait-on des années pour les écouler.

L'entrée au "Soir" en 1940 fut le tout grand tournant. Alors, ce ne serait plus quelques douze ou quinze mille fidèles du "Vingtième Siècle" qui se répéteraient les noms de Hergé, de Tintin et de Milou, mais, pendant quatre années, trois cent mille acheteurs, en réalité un bon million de lecteurs ! Et cela, chaque semaine, puis chaque jour ! Le papier manquerait au "Soir". Les strips quotidiens se rétréciraient. Mais un public immense s'accrocherait, définitivement à cet Hergé devenu mythique au long de ces quatre années.

Cinquante ans ont passé: qui se souvient encore des noms des rédacteurs du "Soir" d'alors ? Mais Hergé, lui, est resté la vedette, immortelle, dont les petit-fils et les arrière-petit-fils des lecteurs du "Soir" achèteront encore des millions d'albums de Tintin au prochain siècle ! Hergé, au "Soir", passa de la semi-obscurité à l'illumination solaire. De petit Belge, il devint l'un des plus célèbres des Belges ! Il était définitivement lancé. Les 160 millions d'albums de l'après-1946, les traductions en quarante-cinq langues, les millions de "gadgets" ne seraient que la suite normale des quatre années pendant lesquelles Hergé put utiliser le gigantesque porte-voix du "Soir". Jamais, sans le bouleversement de 1940, Hergé n'eût pu rêver, en Belgique, d'un si prodigieux lancement.

Pour "Le Soir", Hergé fut le fleuron, l'unique fleuron d'ailleurs, de sa vie journalistique. S'adressant depuis 107 ans à un public amorphe, petit-bourgeois, "Le Soir", conformiste et poussif, n'a jamais rien produit de sensationnel, à part Tintin. C'est un des journaux les plus ternes de l'Europe, énorme mais bouffi de mauvaise graisse, rédigé par des gratte-papier nuls au naturel, tous interchangeable. La bouillie est indigeste. Néanmoins — reconnaissons ses mérites — ce journal a des effets heureux, il est puissamment soporifique. Dans l'histoire du journalisme belge, il ne restera à la gloire du "Soir" que le fait d'avoir ouvert toutes grandes à Hergé, en 1940, les portes de l'immortalité. A part cela, l'histoire ne repérera que l'énorme fatras de milliers de tonnes de papier jauni où s'affairent des souris et des rats peu difficiles. Mais voilà, de 1940 à 1944, il y eut Tintin, ce qui sauve tout !

Salut donc, pour cela, à Marie-Thérèse Rossel, l'élégante patronne !

Comment ne l'a-t-on pas nommée, après la guerre, "Duchesse de la Tintinerie", avant qu'elle n'aille rejoindre dans l'au-delà le Hergé rayonnant qui fut, en partie grâce à elle, le plus merveilleux des enchanteurs de la Belgique ?...

QUATRIEME PARTIE

TINTIN AU TEMPS DE LA CROIX GAMMÉE

CHAPITRE XVII

L'épanouissement d'une vedette

Au "Soir" de 1940, comme dans n'importe quelle institution humaine, il y avait un peu de tout. Certaines créatures du début, hommes de main des Allemands dans la hâte des premiers jours, avaient presque aussitôt disparu. L'essentiel serait composé, pour quatre ans, de nouveaux venus au patriotisme prudent.

Léopold III avait fait nettement savoir qu'il fallait, en collaborant, essayer tout à la fois de maintenir ce qui restait valable du passé et de poser les jalons utiles qui pourraient être une ébauche de l'avenir. Ces conseils de Léopold III, plus que des allèchements, étaient en réalité des consignes. Le Roi les émettrait tout au long de la guerre en se camouflant plus ou moins derrière des émissaires patentés. Le plus effectif serait son secrétaire, le Comte Capelle. Assez

inélegamment, il faut bien le dire, Léopold III, chagrineux, les laisserait tous tomber comme des frites au rebut lorsqu'il se rendrait compte, vers la fin de l'Occupation, que la cohabitation n'était plus rentable et même était devenue encombrante.



"Le Soir" serait rédigé par des nationalistes sincères, qui crurent servir honnêtement leur pays en lui assurant un maximum d'informations, les moins engagées qu'ils le pourraient. Le contrôle allemand, on doit le reconnaître, était plutôt bon enfant. Les ciseaux des censeurs étaient rouillés. Rarement un article était caviardé. Les quelques occupants de Bruxelles chargés de cette supervision étaient des papas assez pantouflards, enclins à profiter du semi-confort bruxellois, plutôt portés à envoyer des petits colis réconfortants à leur famille que d'encombrer de remarques affligeantes les secrétariats de rédaction !

Le public belge lui-même le sentait: il lisait "Le Soir" d'après 1940 avec la même régularité que "Le Soir" d'avant 1940. On y fouaillait, c'est indiscutable, les Pierlot, les Spaak, les Guttenstein et autres politicards devenus londoniens faute de n'avoir pas pu être hitlériens.

Dans ma "Cohue de 1940", je décriai longuement la comédie de ces farceurs suppliant, à l'été de 1940, Hitler en personne de les laisser retourner à leurs vomissures, dans l'ancien pays de leurs brigandages.

Les Belges de 1940, dans leur presque unanimité, méprisaient alors cordialement ces équilibristes sans pudeur. Lorsque ces transfuges ministériels revinrent, en septembre 1944, ils rappliquèrent en Belgique assez piteusement, dans un avion anglais, le nez rasant le sol, sans un vivat populaire pour les accueillir.

On avait même, durant toute l'Occupation, laissé tranquilles leurs femmes, car Madame Spaak et Madame Guttenstein (qui était juive) étaient restées à Bruxelles. Plus fort: durant la guerre, elles touchèrent un demi-traitement ministériel ! Plus fort encore: c'est le "nazi" Degrelle lui-même qui, par courtoisie à l'égard de femmes d'adversaires, s'était rendu au secrétariat général de l'Intérieur à l'automne de 1940 afin qu'on assurât ce viatique imprévu à ces épouses de ministres répudiés par le Roi et tombés en discrédit.

Des ministres qui, pourtant, m'avaient froidement envoyé à la mort le 10 mai 1940 ! Des ministres qui, de retour à Bruxelles après la "Libération" de 1944, feraient, dévorés de mesquinerie et de hargnerie, jeter dans des cachots et périr, après deux ans de souffrances affreuses, deux vieillards presque octogénaires qui avaient commis un crime impardonnable: celui de donner la vie à l'homme qui, après 1940, avait fait assurer à leurs épouses respectives la possibilité de survivre matériellement à Bruxelles, où les fuyards les avaient laissées en plan !

Cela dit, que faisaient exactement dans "Le Soir" de l'Occupation nos pittoresques amis Jam et Hergé ? Jam, c'est tout à fait vrai, brossait des caricatures virulentes, non seulement dans "Le Soir", mais aussi dans la "Brüsseler Zeitung", le quotidien, remarquablement rédigé, des occupants.

Pourquoi ces caricatures, à la fois simples, incisives, et témoignant d'une culture classique étonnante ?... Tout simplement parce que la satire lui plaisait.

Pour Jam, l'essentiel était de croquer un personnage solennel ou grotesque, ou les deux à la fois, que ce fût Spaak, sous son chapeau de peintre désaffecté, ou les Guttenstein et consorts, avec leur nez à charnière, ou Pierlot, nourri au cadavre congelé, ou, plus simplement, l'un ou l'autre requin vorace du marché "parallèle" !





Selbstverständlich werden wir uns aller Emigranten entledigen, aber inzwischen können sie uns ja kleine Handlingsordnungen geben.

EVIDEMMENT, NOUS NOUS DEBARRASSERONS DE TOUTS CES EMIGRES, MAIS EN ATTENDANT ILS PEUVENT RENDRE DE MENUS SERVICES (Jam, „Brüsseler Zeitung“, 26 mars 1943)

Roosevelt à Churchill à propos de Van Zeeland qui leur cire les pompes: „Evidemment, nous nous débarrasserons de tous ces émigrés, mais en attendant, ils peuvent rendre de menus services“ (Jam, „Brüsseler Zeitung“, 26 mars 1943).

Blumenstein ou autre. Mais Cyrano aussi avait le nez de travers, et nul ne s'en était jamais scandalisé. Surtout, Hergé donnerait alors à tous ses personnages — Tintin en tête — le style (la "Ligne claire") qui allait rendre unique son œuvre: simplicité, clarté, netteté des traits, étude ethnographique de cent peuples, morts ou vivants. Et même, équilibre des gestes. Hergé irait jusqu'à les imaginer lui-même devant son armoire à glace !

Ses personnages, dans les albums, se mouvaient de gauche à droite, comme se lit l'écriture européenne. Sinon le geste et le regard qui le suit eussent abouti à des télescopes. A l'inverse, dans des éditions de Tintin en langues étrangères, l'hébreu ou l'arabe notamment, l'œil du lecteur suit le texte de la droite vers la gauche: la bande dessinée devra donc prendre un mouvement identique. Plus un détail, chez Hergé, ne serait abandonné à la seule improvisation. Au début, lors de "Tintin au pays des Soviets", l'imagination de Hergé courait sans entrave et sans recherche. Les travaux d'investigation étaient presque nuls, à part d'utiles coups de pioche dans le "Neuf ans au pays des Soviets" d'un ancien consul de Belgique en Russie nommé Joseph Douillet et quelques attitudes rigolotes inspirées par feu le tonitruant général Dourakine.

Hergé, avant 1940, créait ses doubles pages de dessins à l'emporte-pièce, les inventant semaine par semaine, ignorant à cet instant-là les aventures nouvelles, les quiproquos, les gags, qui émailleraient la livraison suivante. "Le Petit Vingtième" imaginerait même de lancer à ses milliers de jeunes lecteurs des appels angoissés pour qu'ils suggérassent des solutions de salut aux péripéties qui mettaient en danger, si terriblement, l'audacieux Tintin !

Jam soulignait les travers de ces bonshommes avec une férocité hilarante. Que le sujet plût ou non au Général allemand Von Falkenhausen ne le préoccupait pas un instant. Il dessinait. C'était sa joie. Oui, il était contre la pétarade belliciste qui avait valu à la Belgique de 1940 une sensationnelle tripotée ! Oui, il eût aimé voir les Soviets renvoyés à mille verstes au-delà du fleuve Volga, avec, dans leurs bagages, la momie de Lénine.

Mais les aléas de la guerre restaient grands.

Quant à Hergé, ce qui le passionnait par-dessus tout, ce n'était ni Hitler, ni Roosevelt, ni Churchill, c'était son Tintin, c'était de voir le héros de ses B.D. continuer à gigoter aventureusement et allègrement par monts et par vaux. De temps en temps, c'est vrai, il améliorerait, comme Jam, l'architecture nasale d'un

Der Gehirtrust Roosevelts



„Das Ziel unseres Kulturausschusses, meine Herren, ist in der Rettung der Hauptwerte der europäischen Zivilisation zu erblicken.“

„LE BUT DE NOTRE COMMISSION CULTURELLE, MESSIEURS, EST DE SAUVER LES VALEURS ESSENTIELLES DE LA CIVILISATION EUROPEENNE.“ (25 août 1943)

Roosevelt à ses „conseillers culturels“: „Le but de notre Commission culturelle, Messieurs, est de sauver les valeurs essentielles de la civilisation européenne.“ (Jam, „Brüsseler Zeitung“, 25 août 1943).

Par la suite, passionné de perfection, Hergé établirait préalablement les plans de ses albums, multipliant les études préparatoires, brochant des centaines de croquis, piochant cent fois les ouvrages illustrés d'auteurs anciens, sur les traces desquels Tintin aurait à se lancer. Par exemple, le récit, orné de mille gravures, "Pérou et Bolivie", publié en 1886. Chaque flèche, chaque poison, chaque turban, chaque totem, chaque maquette de bateau de course, Hergé les étudierait, les scruterait, calepin au poing, dans les musées les plus divers, du Musée colonial de Tervueren au Musée de la Marine à Paris. A la question "Le principal trait de votre caractère ?" Il répondait tout net: "Le perfectionnisme".

Cet impératif deviendrait de plus en plus, chez Hergé, une loi inflexible. Il ne voudra pas être pris en défaut pour un seul détail, si anodin fût-il. Que ce soit en chinois ou en arabe, chaque interjection ou chaque inscription murale aura été strictement vérifiée. Pas une erreur d'orthographe sur une seule épigraphe ! En tout, indispensable, l'authenticité ! Le perfectionnisme serait vraiment la note dominante de l'évolution artistique de Hergé.

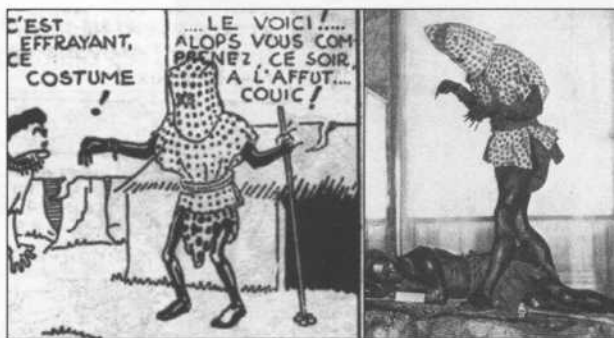
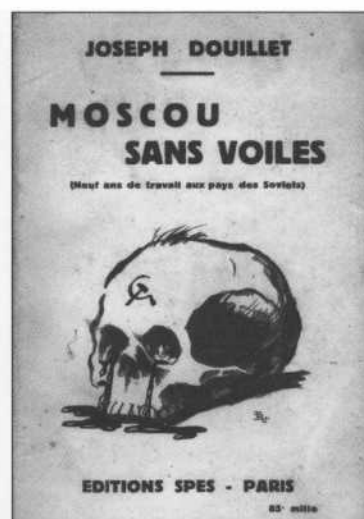
C'est au long de la Seconde Guerre Mondiale, au cours de la "Collaboration", que Georges Remi établit définitivement son code de l'exactitude. Il l'imposa aussi strictement à la mise en couleurs de ses albums, qui date de ces années-là. L'œuvre d'imagination artistique de Hergé atteint son sommet à cette époque pourtant ingrate, car les moyens matériels de s'extérioriser manquaient de plus en plus.

Hergé se rendra notamment au château de Wezembeek-Oppem, au nord de Bruxelles, où habitait l'ancien sénateur rexiste Xavier de Grünne et son frère Eugène. Dix fois j'avais tenu, avant la guerre des réunions confidentielles dans ce manoir, partageant la table de famille.

Xavier qui, lui, avait cru, avant tout le monde, en cas d'échec du national-socialisme, à la victoire finale de l'extrême gauche bolcheviste (elle pourrait mettre en péril, prévoyait-il dès alors, le trône de Léopold III), avait, pour faire face à un possible coup d'Etat révolutionnaire, stocké dès juin 1940 dans les souterrains de son château des quantités énormes d'armes (de quoi équiper des milliers de soldats). Ces armes, il était allé les déterrer près de Bruges dans des cachettes où les avaient enfouies les divisions belges vaincues, le 28 mai 1940.

Avec cet énorme attirail, entassé dans les soutes du château, Xavier comptait bien rendre efficaces les troupes qu'il opposerait à l'extrême-gauche et à Staline le matin où celui-ci apparaîtrait en tyran à nos frontières. Ingénuité presque touchante car les Allemands, intrigués par tout ce remue-ménage, finirent par découvrir cet imposant dépôt et, alors que j'étais, hélas, bien loin de lui, sur le front de Russie, ils coffrèrent notre cher et inoubliable Xavier. Il fut enfermé dans un camp du Reich où il périt misérablement, torturé, comme le révélerait son frère Willy, grand-maître de la Maison de la Reine Elisabeth, par des "Kapos" polonais. Ceux-ci le firent mourir dans de l'eau glacée.

Détail inouï: dans le "Livre d'or de la Résistance belge", on a délibérément exclu le nom de Xavier de Grünne, résistant insigne s'il en fût ! Il avait été, avant 1940, sénateur rexiste ! Crime inexpiable, évidemment...



Dès „Tintin au Congo“, le souci de la documentation ira dans le sens d'une toujours plus grande précision: voici l'homme-léopard tel que l'a dessiné Hergé et tel qu'on peut le voir au Musée royal de l'Afrique centrale, à Bruxelles.



Xavier de Grunne, sénateur rexiste et familier de Léon Degrelle.

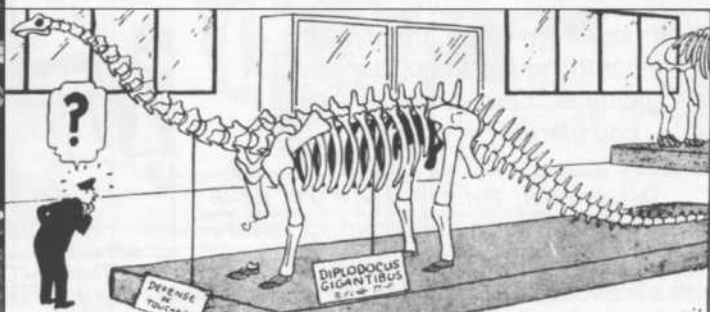
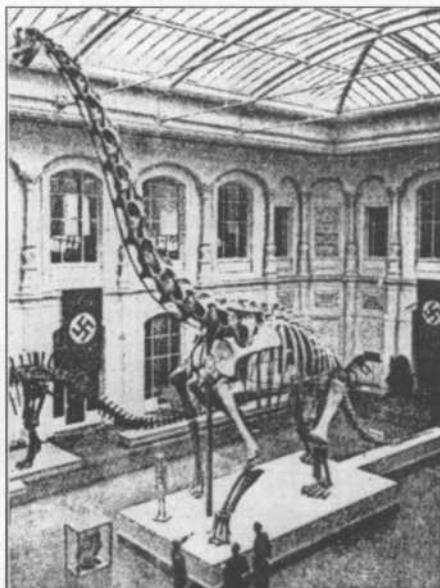
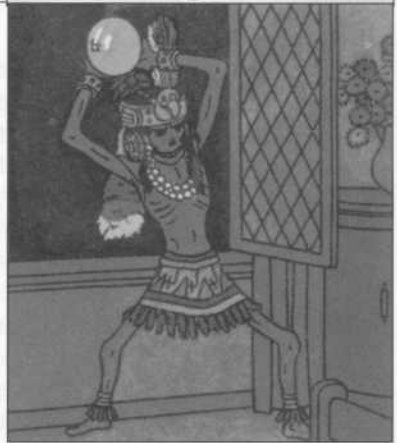


La momie péruvienne des collections de Xavier de Grunne au château de Wezembeek-Oppem et le parti qu'en tira Hergé dans „Les Sept Boules de Cristal“ ...



Dans ce vieux château à mystères, se trouvaient aussi (les de Grünne ont plus de mille ans d'existence historique) des trophées de tous ordres, notamment une fabuleuse momie péruvienne, personnage formidable pour un futur album de Tintin. Hergé alla l'y étudier, se pénétra de son mystère. La momie deviendrait le Rascar Capac des aventures Tintinesques au pays des Incas.

Le supplément hebdomadaire — "Le Soir Jeunesse" — s'était déployé, au début, sur huit pages. Puis, en mai 1941, le papier manquant, ses pages s'étaient rétrécies de moitié. Le 23 septembre 1941, "Le Crabe aux pincettes" de Hergé réduirait encore ses pincettes. Il ne pouvait plus s'étirer que dans des strips étroits. Le crustacé n'agitait plus, jusqu'à la mi-octobre 1941, que des pattes atrophiées. Quant au récit "Les Sept Boules de cristal", il n'arriverait même pas — après 152 épisodes — au bout de sa course aventureuse. Chez l'éditeur Casterman, les albums de Hergé avaient subi, eux aussi, au long de l'Occupation, des régimes sévères d'amaigrissement ! Tintin avait fondu de moitié ! Soixante-deux pages, au lieu des cent trente planches de jadis ! C'était comme si on avait enlevé à Tintin la moitié de sa culotte de golf !



Une constante chez Hergé: l'inspiration politiquement incorrecte („Le Sceptre d'Ottokar“, photo du „Patriote illustré“, 16 janvier 1938).

Mais Hergé, lui, personnellement, comment avait-il vécu ces castrations inattendues ?

Le prix d'or d'un nez crochu

Le principal crime que commit Hergé au cours de ces années périlleuses 1940-1944 fut, dans l'un ou l'autre des dessins du "Soir", de se payer une plaisanterie assez innocente à propos de quelques nez un peu trop crochus.

Que le banquier Blumenstein, un gros cigare à la transversale sous un appendice nasal imposant comme un sous-marin de poche, eût amusé, par la faute d'Hergé, la jeunesse —et la vieillesse— du "Soir" dit volé, releva très nettement, après 1944, du crime racial caractérisé !

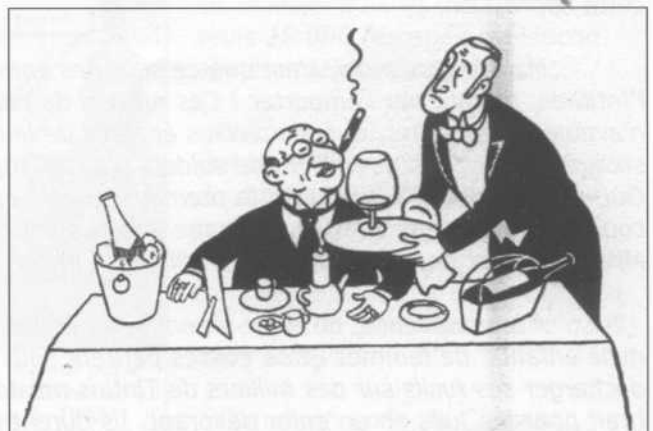
Tout le monde, pourtant, sait que les Juifs bien nés ont des nez d'un format plutôt exubérant, courbés parfois comme une roue de bicyclette ! Plaisanter là-dessus n'est pas spécialement méchant. N'empêche, le nez un peu trop étoffé du banquier Blumenstein pèserait comme une masse de plomb à l'heure des comptes.

Cette susceptibilité des Juifs —pour des bêtises souvent !— a beaucoup contribué à les rendre difficilement supportables. A voir qu'on les plaisante, ils se scandalisent comme si on outrageait en eux une part de divinité !

Le fait, malheureusement, est indéniable: depuis que l'Histoire existe, le Juif n'a jamais pu se faire vraiment aimer. De Gaulle lui-même a marqué cette aversion d'un qualificatif décisif: "Peuple dominateur". Le Juif —il a ça dans le sang— veut dominer. Dominer la finance. Dominer la politique. Dominer la presse. Dominer l'opinion. Dominer l'univers, alors que la population juive ne représente, à peine, que la trois centième partie de l'humanité ! On voudrait voir les Israélites se contenter de tenir une place normale parmi le concert des hommes. Tout le monde s'en féliciterait. Pourquoi n'acceptent-ils pas d'être heureux en dégustant, comme tout le monde, leur simple part de bonheur terrestre ?... Est-il indispensable qu'ils occupent sans cesse, bruyamment, ostensiblement, la scène universelle ?

Même maintenant où Israël a imposé sa présence partout, le public doit subir presque chaque jour à la télévision les pétarades de maximalistes israéliens acharnés à se tailler à la carabine, au Liban, en Syrie, à Gaza, un espace supplémentaire à leur Etat israélien, aux dépens de peuples qui ne veulent pas de leur domination ! Dix fois les instances internationales se sont insurgées contre cette voracité. Les condamnations de l'O.N.U. ont plu en averse depuis 1947 ! Chaque fois, pour rien ! Le 30 octobre 1991, enfin, des centaines de délégués accourent à Madrid, rassemblés péniblement après 300.000 kilomètres de courriers aériennes du ministre américain Baker. Ils reprirent devant Shamir, le premier ministre d'alors, courtaud, les bras ballants, renfrogné, un débat qui avait été officiellement réglé à l'O.N.U. depuis 1947. Il fallait tout recommencer, comme si rien ne s'était passé !

Pour arriver à quoi ?



„Les Deux Juifs et leur pari“: frontispice de Hergé („Fables“, Robert de Vroylande).



„Les Deux Juifs et leur pari“: illustration de Hergé („Fables“, Robert de Vroylande).

Pendant deux ans, les confrontations n'aboutissaient qu'à des galopades de milliers de journalistes rigolards, et à quelques milliards de frais d'organisation et de déplacements !

Shamir était bien décidé à ne pas lâcher aux Palestiniens un fixe-chaussettes !

Conquérir, dominer et ne plus broncher !

On dut attendre la défenestration électorale de Shamir pour qu'enfin, en 1993, les Israéliens se rendissent compte que leur rêve dominateur d'un Etat Juif, s'emparant de tout l'espace Nil - Euphrate ne rapporterait guère que des cercueils.

En vain, ils avaient conquis par la force la Palestine. Ils y avaient perpétré d'affreuses tueries. Ils y avaient installé, sur les meilleures terres, cent vingt mille colons juifs, véritables troupes d'occupation !

En vain encore, pour faire place à celles-ci, ils avaient chassé, dans des exils multiples, au Soudan comme en Amérique du Sud, aux Etats-Unis comme en Jordanie, des centaines de milliers de paysans infortunés qui, durant des siècles avaient cultivé en

paix ces terres d'en deça du Jourdain !

En vain aussi, les chars juifs avaient envahi le Liban, rapté une partie de son sol, fomenté le massacre de deux mille innocents à Sabra et à Chatillah !

En vain, toujours, ils avaient déporté dans une zone inhumaine du Nord, sans abri, rongés par la neige et le froid, quatre cents prisonniers lâchés dans ce désert libanais tels des boucs de malédiction !

En vain, enfin, ils avaient submergé les monts du Golan, croyant tenir à jamais la Syrie sous la menace de leurs roquettes !

Le courage, l'héroïsme des "occupés" avaient fait face, partout, et par tous les moyens à cette oppression.

Mais le plus inouï, c'est que ce sont des enfants —des vrais Tintins d'Orient !— qui, par l'Intifada, finirent par l'emporter ! Ces milliers de petits David (le retour de l'Histoire !) n'avaient, pour lutter, que les pierres éparses de leurs pays martyrisés. Ils assaillirent pendant six ans les dizaines de milliers de soldats d'Israël super-armés, leur rendant la vie insoutenable. Oui, ce fut ainsi ! L'Intifada fut la première guerre au monde que gagnèrent des gosses ! A coups de millions de cailloux ! Comme s'ils avaient été mis en branle par Tintin lui-même ! Milou, aboyant de toutes ses forces, filant en flèche au devant des projectiles !

A leur vaillance, on avait répondu, au début, par d'épouvantables fusillades. Plus de mille enfants, de femmes et de gosses périrent sous les balles. Mais on ne pouvait pas sans fin décharger ses fusils sur des milliers de Tintins musulmans ! Gaza, au bout de dix ans se convertirait pour les Juifs en un enfer dévorant. Ils durent bien comprendre, pour finir, que se maintenir dans cette fourmilière fantastiquement harcelante devenait impossible.

Il fallait laisser tomber.

Et ce fut Washington. Le Premier Ministre israélien Rabin, ancien terroriste de la Haganah, et fameux par les scandales de sa femme en 1977, dut bien, à la face du monde entier, le 13 septembre 1993, serrer la main à la bête noire qui l'avait tenu en échec pendant plus de vingt années, l'inlassable Arafat, l'empêcheur de dominer, traqué à mort depuis un quart de siècle par les tueurs du Mossad.

Il ne restait plus qu'à admettre un début de paix, qu'à accorder une certaine autonomie aux huit cent mille persécutés de Gaza, et aussi, symboliquement, à la petite ville de Jéricho, où les trompettes d'un Arafat anti-Gédéon et les jeunes héros Tintinesques avaient abattu enfin les murailles de la nouvelle Histoire !

Isaac Rabin prononçait à la tribune de Washington le De Profundis final: "Assez de sang ! Assez de larmes ! Assez ! " Mais lui et les siens eussent pu le penser 47 ans plus tôt !

Lorsque l'O.N.U. avait proclamé la naissance simultanée d'un Etat d'Israël —discutable en soi déjà car, à la fin de la Première Guerre Mondiale, les Juifs ne représentaient que 2 % de la population de ces territoires !— et d'un Etat de Palestine, que les créateurs du nouvel Etat Juif avaient prétendu dévorer aussitôt.

Pendant cinquante ans, les Israéliens s'étaient acharnés à ces conquêtes. Les pierres des petits esclaves avaient eu raison, en 1993, de cette frénésie de domination.

De cette réconciliation tapageuse que ressortira-t-il ?

Le "Juif dominateur" tel que l'avait dépeint le Général De Gaulle, tirera-t-il enfin une leçon de ce terrible raté en Palestine ?...

Comment, de la vague autonomie, de type quasi communal, accordée à ce jour à Gaza, passera-t-on, avec le temps, à une véritable indépendance ?



Robert du Bois de Vroylande, auteur des „Fables“ illustrées par Hergé: „Les Deux Juifs et leur Pari“ ne seront jamais pardonnés...



Voici probablement la seule caricature de „nez crochu“ à avoir passé le cap des corrections cathartiques: cette scène de „L'Oreille cassée“, croquée en 1936 a conservé, jusque dans cette édition de 1998, outre le nez crochu, le dos voûté, la barbiche, la calotte, les lorgnon, et les mains qui se frottent à l'idée de la „bonne bedide avoir“: pas de doute, il s'agit bien du frère d'Isaac, de „L'Etoile mystérieuse“ censuré dans l'édition en album (voir p. 83).

Comment, de Nazareth au Jourdain, seront rétablis, dans leur patrie ancestrale, tous les habitants de Palestine enfin libérés, ainsi que les millions d'exilés? Et non les seuls 15.000 rescapés de Jéricho aux étonnantes trompettes !...

Comment seront ramenés à un statut de citoyens normaux les plus de cent mille colons avides campant stratégiquement, au nom d'Israël, dans tous les lieux de contrôle de Palestine et de Gaza, enserrant la population arabe dans leurs rêts ?...

Comment, enfin, le Croissant réapparaîtra-t-il dans Jérusalem, où Mahomet connut ses dernières heures terrestres ?...



Comment Hergé croyant aryaniser le juif Blumenstein en le „marollisant“ en Bohlwinkel ignore qu'il ne fait qu'échanger deux „kippas“...

On n'en est encore qu'à des intentions estompées. On discutera interminablement, pendant cinq longues années. Après seulement, on saura si la paix a vraiment triomphé, ou si les prémisses de 1993 ne furent qu'un piège, un de plus qui, la domination juive par la force ayant échoué, avait vu Israël recourir à la ruse cette fois-ci pour dominer quand même la proie rebelle. Devant de tels entretiens, certains, on le comprend, doutent ou se rebiffent encore. L'histoire est pleine de telles réactions. Elles ne sont pas nécessairement de l'antisémitisme.

Hergé, en personne, connaîtrait, comme tant d'autres, à cause des ambitions et des susceptibilités juives, des persécutions juives, des persécutions aiguës ! Après la guerre, il serait forcé de retoucher les nez protubérants de certains juifs de ses albums. Il se croirait alors obligé, pour se tirer d'affaire, de refiler l'un ou l'autre appendice trop amplifié à d'autres banquiers qui ne porteraient plus le nom fâcheux de Blumenstein !

Dans la bande dessinée (20 décembre 1941) du "Soir" volé, ce Blumenstein, installé très confortablement à New-York dans un imposant fauteuil directorial, dictait solennellement à son secrétaire ses injonctions :

"— Mon cher ami, vous êtes mon secrétaire depuis assez longtemps pour savoir que si la Banque Blumenstein a financé l'expédition Peary... etc."

Le secrétaire, appliqué, répondait avec modestie :

"— Je l'espère, Monsieur Blumenstein, quoique... "

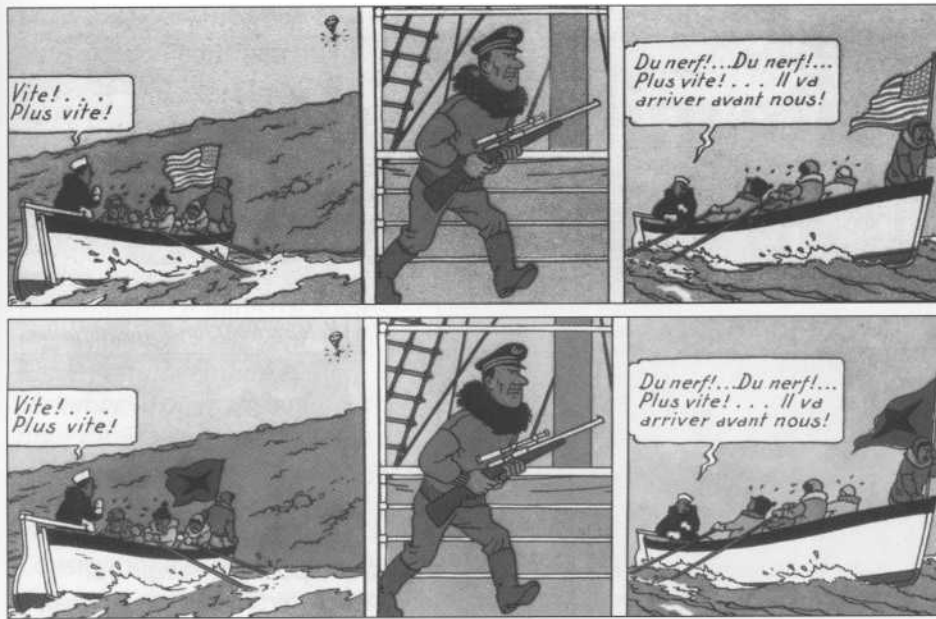
Le même dessin, réapparu dans les éditions d'après-guerre de "L'Etoile Mystérieuse" avait, entretemps, dû subir quelques modifications ! Le pauvre Hergé avait sué sang et eau pour réformer le texte fatal. Les lettres, retracées en jambages rigoureusement identiques, mettaient, cette fois, sur bande dessinée, un banquier appelé Bohlwinkel :

"— Mon cher ami, vous êtes mon secrétaire depuis assez de temps pour savoir que si la banque Bohlwinkel a financé l'expédition Peary..., etc." !

Le même secrétaire que dans l'ex-dessin hérétique répondait avec la même componction :

"— Je l'espère, Monsieur Bohlwinkel, quoique... "

Notre brave Hergé avait cru, grâce à ce tour de passe-passe, s'être tiré d'affaire. En effet, en argot bruxellois, Bohlwinkel signifie: "magasin de bonbons". Ces bonbons, certainement, feraient passer le goût amer laissé par un Blumenstein un peu trop marqué !



Pas de pot! Bohlwinkel était en effet, tout autant que Blumenstein, un nom juif caractérisé ! Le pauvre Hergé l'ignorait ! Son nouveau dessin, il l'avait trempé de sueur pour des prunes ! On peut aujourd'hui mettre face à face les deux variantes, aussi iconoclastes l'une que l'autre ! A Bruxelles, en octobre 1990, une

certaine Myriam Bru, dans "Le Soir Illustré", a juxtaposé comiquement les deux dessins.

De même, elle a remis face à face sur les flots illustrés d'Hergé: deux bateaux successifs, celui d'un ennemi ploutocrate de 1942, puis le même, retouché après la guerre ! Celui qui, en 1942, brandissait un drapeau yankee, a été pieusement restauré en 1957, dans la nouvelle version de "L'Etoile Mystérieuse". Tout paraît identique, les mêmes paroles sont rigoureusement reproduites, les deux fois dans le script, mais le dessin nouveau porte une variante presque indécidable pour le lecteur peu averti: l'étendard fatidique n'est plus le drapeau étoilé des Etats-Unis, les stries ont été badigeonnées, on ne distingue plus qu'une vague croix sur un fond obscur, noire comme le maréchal Zaïrois Mobutu ! Le pavillon, n'est plus nord-américain mais sa-ricain ! Les Etats-Unis sont devenus le Sao Rico !

Un autre dessin de "L'Etoile Mystérieuse", version 1942, s'est vu supprimé après 1945, presque comiquement. Qu'y voyait-on? On y voyait deux honorables juifs barbus, le nez en drakkar, discutant de la proximité de la fin du monde.

Salomon interroge Isaac: "Tu as entendu, Isaac? La fin du monde ! Si c'était vrai? "

Satisfaction intense d'Isaac ! Il s'explique : "Hé! Hé! Ce serait une bonne bedide avoir, Salomon !... Che tois 50.000 francs à mes vournizeurs. Gomme za che ne tefrais bas bayer".

Un homme normal eût souri de la plaisanterie, sans plus. Pas question ! Le bon Hergé dut bel et bien éliminer dans son album de l'après-guerre ce simple projet de blague !

Au dos de l'original, Hergé écrit, philosophiquement, ces quelques mots: "Supprimé pour excès de réalisme".

Des dessinateurs de génie comme Hergé, afin d'obtenir que soient réédités leurs chefs-d'œuvre, seraient acculés, des années encore après la guerre, à se livrer à de tels changements grotesques de décors, parce que l'un ou l'autre nez crochu avait été croqué en cours de route, ou parce qu'une plaisanterie bon enfant donnait la colique à Israël...

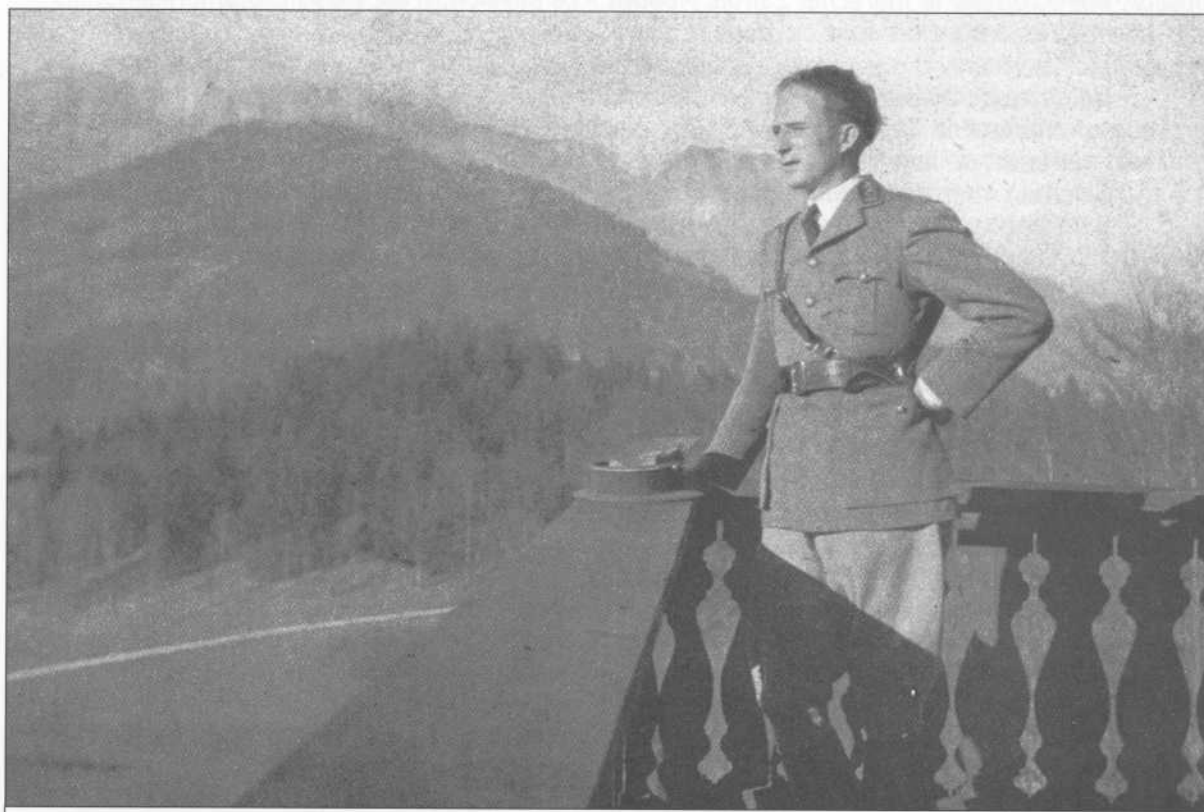


Suite militaire de „Tintin au Pays des Soviets“

Pour personne, pas plus au "Soir" qu'ailleurs, la "collaboration" en 1940-1944 n'avait été simple.

Imaginer que, tant que durerait la guerre, une solution politique pourrait surgir qui assurerait l'avenir de la Belgique, avait, rapidement paru assez illusoire. Partout, on se cognait la tête aux murs de l'imprécision et de l'indécision.

Je n'avais pas pu rencontrer Hitler, près de Givet, en octobre 1940, à un rendez-vous préparé par l'Ambassadeur du Reich, Otto Abetz. La veille, Mussolini avait envoyé en l'air notre rencontre en envahissant la Grèce, obligeant Hitler à faire bifurquer sur l'heure son train "Erika" vers Florence, pour y arriver d'ailleurs trop tard ! Peut-être, lors de cette rencontre avec le Führer aurais-je vu plus clair ? Et puis former, sous le patronage de Léopold III, un Gouvernement nouveau en équipe avec Henri de Man ?



Léopold III sur la terrasse du „Nid d'Aigle“ du Führer à Berchtesgaden.

Mais Hitler était désormais occupé pour des mois, dans les Balkans.

Et puis, tout annonçait dès alors la bagarre avec les Soviétiques. Il ne leur avait pas suffi, en juin 1940, de s'emparer des Pays Baltes et de la Bessarabie. Le ministre soviétique Molotov était venu à Berlin, en novembre 1940 réclamer, exiger presque, au nom de Staline, que le Reich laissât à celui-ci les mains libres en Bulgarie, en Yougoslavie, au Détroit de Constantinople, et lui permît d'installer des bases militaires au Danemark et en Norvège. Bref, il entendait qu'on ouvrît toutes grandes à l'U.R.S.S. les portes de la Méditerranée et de l'Atlantique.



Léopold III attend d'être reçu en audience par Adolf Hitler à Berchtesgaden (ces deux clichés ont été pris par le secrétaire du Roi, le Comte Capelle).

Staline guettait l'heure où il pourrait sauter sur l'Occident, vers la proie rêvée qu'était pour lui l'énorme bastion industriel de l'Europe. Il se préparait à bondir sur le Reich. Déjà, il avait massé, de Brest-Litovsk à la Mer Noire, cinq millions et demi de soldats. Ceux-ci pouvaient, n'importe quel jour, dévaler, au sud, vers les pétroles de Roumanie et, à l'ouest, se ruer vers la Pologne et vers Berlin. Toute l'Europe eût pu y passer. La petite Belgique, on le comprend, ne pesait plus lourd parmi les préoccupations qui, ces mois-là, hantaient Hitler...

Une révélation d'« Histories » qui heurte la princesse Lilian Un télex embarrassant de Léopold III

Avant même de passer à l'antenne, ce jeudi, « Histories », magazine historique de la seconde chaîne publique flamande, fait de sérieuses vagues dans l'entourage de la princesse Lilian, qui n'exclut pas d'aller jusqu'à attirer ses responsables en justice. Il se fait que cette émission de Canvas (VRT), qui passe pour une référence dans les milieux historiques, va révéler un nouveau document inédit montrant que Léopold III était prêt à tout pour rencontrer Hitler au lendemain de la capitulation française en juin 1940. Il s'agit, en fait, d'un télex retrouvé par un historien local wallon, René Mathot, dont le réalisateur de l'émission, Philippe Van Meerbeek, a effectivement retrouvé l'original dans le Bundesarchiv allemand à Berlin.

René Mathot travaille depuis plusieurs années sur un ouvrage qui retracera le parcours d'Hitler en Belgique en juin 40, lorsque, après avoir obtenu la capitulation du pays, il décida de revenir sur les lieux où il avait combattu en 1916. Si le livre sortira le 21 juin prochain aux éditions Racine, René Mathot s'en était déjà ouvert à l'équipe d'« Histories » qui consacre ses émissions des 1^{er} et 8 juin à cet aspect insolite de la guerre.

Insolite mais pas inintéressant car il apparaît que le « Führer » aurait voulu rencontrer le Roi lors de cette tournée ainsi qu'en attestent des messages du ministre Meisner et d'un ostéologue nazi, le Dr Gebhardt, qui avait soigné plusieurs membres de la famille royale pour des maux de dos.

PRÊT À RENCONTRER LE FÜHRER

Enfin, après avoir pris le pouls d'Henri De Man (ancien ministre socialiste, dont il était proche) et du général Van Overstraeten à ce sujet, Léopold III marqua son accord pour autant que la rencontre fût discrète. Le 1^{er} juin, Hitler atterrissait à Evere... mais il ne se rendit pas à Laeken car il souhaitait une rencontre largement médiatisée. Mais, en même temps, il apparut qu'une opportunité se présenterait lorsque la France aurait aussi capitulé. Ce qui arriva à la mi-juin. C'est ici que se situe l'épisode du télex : alors qu'Hitler se trouvait à Brüly-de-Pesche, le surveillant allemand de Léopold III, Kiewitz, fait savoir au Führer que le Roi était prêt à le rencontrer le plus rapidement possible. Une opération réitérée le 26 et le 29 juin, où, lors d'une visite de l'émissaire

allemand à son chef suprême : il lui précise alors que le « prisonnier de Laeken » est même prêt à gérer une partie du pays. Il fut alors question de la province de Limbourg. Philippe Van Meerbeek a réuni la presse, mardi, pour préciser que tous les éléments du dossier ont été vérifiés et soumis à des spécialistes comme Jan Velaers et Herman Van Goethem, mais aussi recoupsés avec des documents « léopoldistes » comme les Mémoires (privés) du comte Capelle, secrétaire de Léopold III qui sont déposés au centre Guerres et sociétés contemporaines. Comme l'émission a fait l'objet de présentations dans certains journaux flamands, la Fondation Princesse Lilian est passé à la contre-attaque et a demandé des droits de réponse pour le caractère particulièrement diffamatoire de ces accusations tendancieuses. Le général Robert Close, porte-parole de la Princesse, nous a affirmé hier soir que l'on n'en resterait sans doute pas là. En clair : la Justice pourrait être appelée à intervenir si on continue à diffuser ces bobards.

D'autant plus que cela s'inscrit dans une campagne sournoise pour déstabiliser la dynastie...

CHRISTIAN LAPORTE

„Le Soir“ du 8 juin 2000 s'interrogeait encore sur la démarche de Léopold III auprès de Hitler: aujourd'hui que le Führer est sans conteste l'incarnation du Mal, est-il pensable que le Roi ait voulu le rencontrer ???

Léopold III eût dû comprendre qu'à vouloir, en quémandeur, relancer le chef du Troisième Reich à Berchtesgaden, il ne pourrait que se discréditer.

A la suite de la visite obtenue à force d'insistance par sa sœur Marie-Josée, femme du Prince-héritier de l'Italie alors alliée du Reich, il n'avait obtenu qu'une tasse de thé — pas même anglais ! — et quelques macarons secs et vains.



De toute évidence, tant que l'affaire soviétique n'aurait pas été tirée au clair, le cas belge ne bougerait plus. On pourrait grappiller quelques places de Gouverneur de Province ou de Commissaire d'Arrondissement, placer, de-ci de-là, des hommes sûrs

à des postes subalternes, mais l'essentiel, pour le moment, on ne l'atteindrait pas.

En soi, la situation politique des pays occupés était on ne peut plus inconfortable: les Allemands étaient des militaires vainqueurs; nous, les "occupés", n'étions que des civils vaincus et humiliés. La disproportion était flagrante. Il était évident que nous ne serions en mesure de discuter avec fruit de l'avenir de nos peuples que dans la mesure où les positions auraient été retournées, où nous aussi serions parvenus à jouir du prestige du soldat valeureux, traitant d'égal à égal avec d'autres soldats, ayant acquis au combat des mérites et des droits identiques. Alors seulement, pourraient s'engager de vrais débats inter-européens, dans le respect mutuel et dans l'honneur.



Mais comment parvenir à cette égalité dans la gloire, base même, base unique de tout rapprochement?... Pour moi, c'était clair. Patauger au pays dans les brouillards d'une politique au rabais était vain. Il fallait forcer le destin. On parlait d'Europe. Mais nous barbotions dans un village! Seules des circonstances exceptionnelles, où tous les héroïsmes seraient offerts, pourraient déclencher le mécanisme libérateur. L'Europe, si elle se faisait, ne se forgerait que sur l'enclume de la grandeur.

C'est alors que, tout à coup, l'occasion providentielle dévala sur nos peuples dans l'attente: le 21 juin 1941, un immense craquement retentissait à l'Est. On ne pouvait plus attendre que Staline entreprît de dépecer l'Europe. La plus grande guerre du monde commençait, à travers les immensités soviétiques. Toutes les routes de l'avenir s'ouvraient brusquement et, pour nos pays, des Pyrénées à Oslo, toutes les possibilités de se faire respecter. A partir d'alors, il suffirait d'être les meilleurs. Plantant là, à jamais, les médiocrités des vies mesquines dans des patries que l'infortune avait ratatinées, nous allions laisser tomber les incertitudes des occupations troubles et relever le grand défi.

En 1941, hélas, à l'heure où il fallait entreprendre cette tâche, nous n'étions à peu près rien, nous, pays envahis de l'Occident. Quant à l'Europe, elle n'était encore qu'un agglomérat de mots sonores. Le Troisième Reich, lui, était fort de ses cent millions d'habitants et de deux ans de triomphes militaires éclatants, mettant sous son contrôle, alors déjà, plus de cent cinquante millions d'Européens. Néanmoins, le 21 juin 1941, tout avait brusquement changé. Le courage, la volonté, l'esprit de sacrifice seraient désormais, dans les neiges de l'Est, à la portée des forgerons de peuples. Les vaillants pourraient atteindre à l'héroïsme qui ouvrirait les voies aux résurrections. En ces jours de fin juin 1941, la situation de la Belgique — pourquoi le nier ? — paraissait presque désespérée. Mais une ressource lui restait: mériter, à force de valeur au combat, de redevenir un peuple libre.

Aux timorés, l'avenir eût pu paraître inaccessible. Mais si peu nombreux que nous fussions au départ, il fallait nous imposer. La force d'âme est capable d'opérer des miracles. Pour sauver notre pays, nous ferions des miracles ! Une aventure commençait, à côté de laquelle les anciens exploits de "Tintin au pays des Soviets" ne seraient plus que des balbutiements amusés. Des milliers de Belges, allaient, durant quatre ans, au long de cinq mille kilomètres de front, mener des combats tels que des soldats



de notre peuple n'en avaient jamais connus d'aussi dramatiques. Des milliers des nôtres mourraient. Des milliers d'autres seraient blessés, soit 83 % des effectifs des deux Divisions de Volontaires du Front de l'Est venus de notre pays.

Croit-on qu'on court ainsi affronter la mort ou les pires souffrances, chaque jour, pendant des années, si l'on n'est pas brûlé par une grande foi ?

Vous, mes lecteurs, vous êtes-vous jamais préoccupés de savoir ce qui avait pu se passer dans l'âme des milliers de jeunes garçons qui, en 1941, partirent, de tous nos pays envahis en 1940, pour conquérir les steppes soviétiques, qui luttèrent là-bas, qui offrirent là-bas leur jeune vie, éclatante de force et rayonnante de rêves ?...

Nos guerriers croyaient, de toute leur âme, au bonheur de vivre. Ils eussent voulu en jouir intensément. Ils ne partaient pas au front de l'Est par bêtise ou par bravade, ils voyaient que leur pays vaincu était, en 1941, en jachère, et que, sans une solution inédite, il risquait de ne plus jamais se relever.



II. Légionnaires et volontaires de l'est

ESPAGNOLS

Peu de temps après le début de la guerre contre le bolchevisme, l'Espagne a formé une légion de volontaires, la « Division bleue », sous la direction du général Muñoz Grande. Cette légion est allée combattre à l'est l'ancienne ennemie qui faillit, il y a quelques années, amener la ruine de l'Espagne.



WALLONS

Le corps des volontaires wallons, dans lequel combat aussi le chef des nazistes, Léon Degrelle, a pris une part décisive, après la campagne d'hiver de 1941-1942, à la bataille de Khar'kov, au passage du Donetz, à l'assaut de Rostov et aux combats du Kouban.



FRANÇAIS

En août 1941, on formait à Versailles la première légion française, et les légionnaires devinrent de plus en plus nombreux au cours des mois suivants. Ils ont combattu à l'est, surmontant des fatigues inouïes, et leurs efforts ont été récompensés par de nombreuses victoires.



COSAQUES

Le plus fameux peuple de cavaliers du monde; les Cosaques des plaines qui bordent le Caucase donnent de nouveau les preuves de leur courage et de leurs vertus guerrières dans les combats contre l'oppression rouge.



SOLDATS DU TURKESTAN

A peine moins célèbres que les Cosaques, les guerriers du Turkestan, descendants de Gengis Khan, hardis cavaliers de la steppe asiatique, chargent maintenant contre Moscou.



TARTARES DE LA VOLGA

L'audace des Tartares de la Volga est immémoriale. Leur légion de volontaires combat, avec des armes allemandes, pour la libération de leur peuple.



GUERRIERS DE L'AZERBAIDJAN

Ces hommes de la Transcaucasie orientale, instruits par les Allemands, luttent aujourd'hui, volontaires, contre les ennemis soviétiques de leurs tribus.



ARMÉNIENS

Le peuple arménien a survécu, dans le Caucase, à toutes les oppressions. Sur la photographie ci-contre, ses volontaires reçoivent leur instruction militaire.



GEORGIENS



L'offensive contre l'Union Soviétique a provoqué un immense enthousiasme dans la jeunesse de toute l'Europe („Signal“ de décembre 1942).

Et voilà qu'une solution se dressait !

Dans tous les pays de l'Europe vaincue l'année d'avant, et dont nul ne voyait sinon dans des brouillards, au début de l'été 1941, d'où pourrait surgir un quelconque espoir de renouveau, voilà que des milliers de jeunes se levaient, dominant tout découragement.

Brusquement, l'affaire Allemagne était devenue une affaire Europe ! La lutte nouvelle contre l'ennemi commun de toutes les patries européennes hélait des jeunes de vingt pays, hier ennemis du Reich. Elle les appelait au combat qui désormais dépassait les limites et les possibilités du Reich allemand !

Français, Espagnols, Italiens, Hollandais, Baltes, Hongrois, Croates, Bosniaques, Roumains, Scandinaves, etc. accouraient à plusieurs centaines de milliers, s'aligner dans une fédération militaire qui entendait souder en un bloc fraternel les récents adversaires, vainqueurs et vaincus des combats de la veille. Ainsi, dans le sacrifice, les souffrances, la mort peut-être, se créeraient les liens spirituels qui pourraient enfin, bien au-delà du matérialisme, unir nos peuples si longtemps disparates. Flamands et Wallons, allions-nous stagner à l'écart de ces vagues dont les flots puissants se dressaient et grondaient à travers l'Europe entière ?...

Bien sûr, nous eussions pu rester dans notre coin. C'était beaucoup plus simple. Pas de séparations. Pas de souffrances sans fin à deux ou trois mille kilomètres de nos foyers. Pas de milliers de croix de bois à planter pendant quatre ans sur les tombes de nos camarades...

Vraiment, pensez-vous qu'à vingt ans, qu'à trente ans, on soit naturellement prêt à rompre avec tout bonheur, à se jeter délibérément vers les crocs de la mort, à lâcher ses parents, sa femme, ses enfants, pour se risquer dans une aventure hasardeuse et hallucinante, qui, celle-là, ne se dessinerait pas, comme celles de Tintin, sur de belles feuilles de papier quadrillé?...

Se contenter de ricaner ou de couvrir de boue des garçons qui allaient peut-être mourir est un peu trop simple. Que voulaient-ils, ces jeunes gaillards valeureux qui retroussaient leurs manches et partaient vers Arkhangelsk ou Stalingrad ?

Ils seraient, eux, délibérément, des Tintin pour de vrai, des Tintin aux périls inévitables, mille fois plus réels, cette fois, que ceux des albums enchantés...

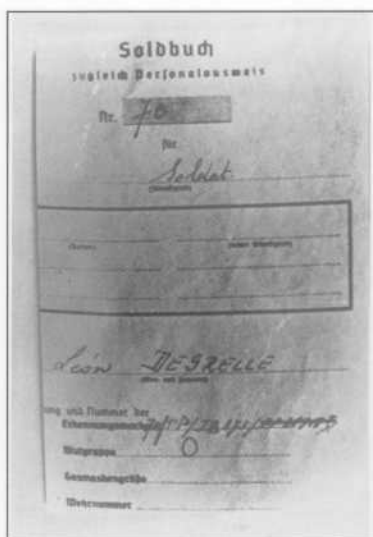
Ces milliers de volontaires européens se trompaient-ils ?

Mais, dans le cas où tous nos Tintin du Front de l'Est se trompaient, pourquoi tous ceux qui étaient censés ne pas se tromper ne partaient-ils pas eux, rejoindre à Londres les Belges anti-allemands rassemblés dans la Brigade dite Piron.

Les "résistants" français ne seraient pas plus entreprenants à Londres que les Belges. Ils ne représenteraient même pas, selon le Maréchal Leclerc lui-même, un pour cent des Français. Le Général De Gaulle, olympien, avouerait, assez cynique: "Entre nous, la Résistance fut un bluff". Etrange, tout de même ! Dans ce cas, que de vestes furent retournées en septembre 1944.

Quant aux Belges de Londres, ils ne seraient jamais, dans le camp allié, qu'une poignée, alors que deux divisions de volontaires wallons et flamands jalonnaient les milliers de kilomètres des toundras glacées du Front de l'Est. C'est un fait irréfutable.





„Soldbuch“ (livret militaire) de Léon Degrelle: parti au front de l'est comme simple soldat, sa bravoure au combat lui obtiendra rapidement ses galons: il terminera la guerre comme „Standartenführer-SS“, c'est-à-dire Général.

Croyez-vous que moi-même, qui avais joui jusqu'alors du prestige coloré du jeune chef politique aimé par des foules enthousiastes, qui avais une maison où il faisait doux de vivre, qui connaissais la tendresse de cinq tout jeunes enfants, j'allais tout lâcher sans un soupir pour m'engager au loin comme simple soldat, me plaçant délibérément sur le même pied que les plus défavorisés de mes compagnons d'armes ?

Je n'avais même pas prévenu les Allemands de mon engagement. Lorsqu'il fut connu, Hitler me télégraphia me nommant officier. Je refusai, ne voulant pas être un officier d'opérette. Je déclarai tout net: "Je ne verrai Hitler que lorsqu'il me passera au cou le Collier de la Ritterkreuz".

Finalement, un jour, il en serait ainsi. Mais longtemps, je serais simple troupier, peinant dans les bises hurlantes, affamé, gelé. Caporal, sergent, officier, je ne deviendrais, échelon par échelon, Commandeur de la Division Wallonie que pour "actes de valeur au combat" —soixante-quinze combats rapprochés—, ayant reçu sept blessures (médaille d'or des blessés)...



Le 3 mars 1942, le Rottenführer (caporal) Léon Degrelle est décoré de la Croix de Fer de Seconde Classe sur le Front de l'Est (Stepanovka) par le Général Sanne, commandant la 100e Division légère.

Avez-vous vû les Spaak, et autres hâbleurs de Londres en faire autant ?...

Spaak était presque aussi jeune que moi: pourquoi, au lieu de se farcir quatre années de vacances londonniennes, ne se mettait-il pas sac-au-dos face à Hitler ?... Et les autres ministres belges, aux gages de Winston Churchill ?... Un Vleeschouwer était jeune, un Marcel-Henri Jaspas aussi, époux d'une juive au surplus.

Egalement un Victor de Laveye, trompetant à la radio ! Lesquels, parmi ces pachas planqués à Londres, s'engagèrent pour expulser Hitler de leur pays envahi ?...

Et les jeunes profiteurs qui étaient partis se coller au clan allié sur les rives de la Tamise? Un Daniel Ryelandt avait mon âge. Il avait étudié à l'Université en même temps que moi. Il se tint peinard, canard, en Grande-Bretagne, pendant les "hostilités".

Il "gagna la guerre" en se faisant allouer après son retour à Bruxelles le poste munificent de Directeur-Général de l'Agence Belga !

Cas assez semblable avec Ugeux, le William Ugeux qui déjà jouait, au temps de nos études, au petit parvenu lorsque, à peu près seul alors dans son cas, il s'amenait au cours de Droit à Louvain en automobile !

En août 1940, il avait, dans Bruxelles occupé, essayé de faire reparaitre, sous contrôle allemand, le journal "Le Vingtième Siècle". Il avait convoqué à cette fin dans ses bureaux ses futurs rédacteurs.

Malgré ses manœuvres d'embauchage, Ugeux avait échoué dans sa tentative collaborationniste, les Allemands prisant peu ce baragouineur médiocre, farci d'une sottise suffisance. Faute de collaboration, Ugeux avait, lui aussi, échoué à Londres. Il était gras, luisant. Il se garda bien de risquer de trop près sa graisse ! Il se fit, dit-il, parachuter deux fois, en quatre ans, sur un coin secret du territoire belge.

Y souffrirait-il une égratignure ? Pas question pour lui de se frotter jamais aux Allemands au corps à corps ! Il ne réapparut pour de bon, en Belgique dans les bagages des Alliés, qu'une fois l'occupation dûment finie, pour se faire allouer les fromages de circonstance.

Il s'aplatit, il rampa, toute sa vie durant pour réaliser sa grande ambition: devenir baron! Comte même, si possible ! C'était sa marotte !

Il sua sang et eau pendant quarante ans jusqu'à ce qu'un monarque blasé veuille bien coller une couronne de farce sur sa grosse tête boudinée d'où émergent deux yeux ronds et glauques.



Le „SS-Hauptsturmführer“ (Capitaine) Léon Degrelle, Chevalier de la Croix de Fer, fait la „une“ de „Signal“, la principale revue européenne nationale-socialiste.

On l'a vu, un soir, à la télévision belge, commenter un film d'amateur, où plus de soixante-dix mille Rexistes manifestaient leur enthousiasme sous ma tribune, en Flandre, à Lombeek. Il était ahuri de voir que, chez nous, les rexistes flamands fraternisaient avec les rexistes wallons, que les drapeaux des uns et des autres flottaient unis, et que beaucoup d'auditeurs portaient des casquettes! Des casquettes ! Alors quoi ! Il y avait aussi des ouvriers chez Degrelle ! Ugeux avait l'air de n'avoir même jamais entendu dire que dans le seul bastion ouvrier de Liège, REX avait eu deux sénateurs et trois députés, dont l'un, cinq semaines avant son élection, était encore un des principaux dirigeants de la jeunesse socialiste. Et que les trois assises fondamentales du Rexisme étaient, outre la paix religieuse, la paix linguistique dans le fédéralisme et la paix sociale dans la collaboration des classes réconciliées.

Mais, au moins, cet Ugeux eût pu faire une chose intelligente dans sa vie: à l'heure du péril, s'engager à Londres pour de bon comme soldat dans la mince brigade Piron qui cherchait désespérément des volontaires. Ugeux se garda bien d'offrir son suif précieux !

Les Belges ont eu tout juste, avec quarante ans de retard, au lieu d'un héros, un baron ! Pardon, un Comte ! Comte Ugeux ! Sonnez, fanfares !

Toute l'histoire de Londres fut un vaudeville de ce goût-là. Pas un seul de ces gros fuyards, trempés des sueurs de la frousse en 1940, n'offrit sa peau, entre 1940 et 1944, pour combattre en Belgique, les armes à la main, les Allemands. S'il y en avait eu un —un seul !— ne fût-ce qu'Ugeux, on l'eût présenté, en 1945, ruisselant de gloire ! On l'eût couvert de fleurs, et conservé dans un montoir en or massif !

Le Soldat inconnu est resté tout seul, au pied de la Colonne historique. Spaak est devenu Sir, Pierlot a été créé Comte, le survivant Ugeux se promène à Bruxelles avec une couronne sur l'occiput !



Toute sa vie, Ugeux (toujours croqué par Leb, pour „L'Avant-Garde“) fut un homme installé: étudiant à l'UCL, résistant à Londres ou comte à Bruxelles.



William Ugeux, prétentieux „leader étudiant“ à Louvain, vu par „L'Avant-Garde“ (1925)

A cela s'est limitée la geste des héros invincibles du gouvernement belgo-londonien de 1940-1944 !

Que ces bonzes dorés aient passé toute la guerre à se prélasser confortablement à l'étranger vous paraît-il normal ?

A ces escrocs de la victoire, les courbettes ?... A nous, qui avons offert nos vies sur le Front de l'Est pour rétablir le prestige européen de la Belgique et la sauver de l'impérialisme communiste, un mépris concentré ?...

Ça ne vous choque pas ?

Les gaz et les camps

Les Belges du Front de l'Est portaient, rétorquera-t-on, pour "servir les boches" ?

Allons-donc !

D'abord, rien de ce qu'on a pu, souvent avec une imagination morbide, endosser aux "Boches" après 1945 n'avait encore été mis en avant, lors de notre départ pour le Front de l'Est à l'été de 1941.

Pas une ligne n'avait paru, où que ce fût, sur une quelconque "chambre à gaz". Les plus acharnés propagandistes antinazis d'aujourd'hui doivent reconnaître qu'en 1941, ils n'avaient pas la moindre idée de l'existence d'appareillages de cet ordre-là en Europe.

Encore aujourd'hui, des doutes nombreux, ou des dénégations catégoriques, sont émis par des spécialistes éminents, et particulièrement informés; soit qu'il s'agisse d'un intellectuel de très haute classe comme le professeur de l'Université de Lyon Robert Faurisson et de l'école historique fort importante qui a repris ses thèses à travers le monde; soit qu'il s'agisse du spécialiste des chambres à gaz aux Etats-Unis, M. Fred Leuchter qui, après des études minutieuses menées sur place, des examens précis et répétés, puis des vérifications scientifiques des matériaux emmenés pour analyse aux Etats-Unis, affirme aujourd'hui formellement, dans un volume très rigoureux de 192 pages, que jamais, une seule fois, une seule chambre à gaz homicide ait pu fonctionner dans un camp quelconque du Troisième Reich; soit enfin, qu'il s'agisse du Président de la Chambre Nationale des Ingénieurs d'Autriche, M. Walter Lueftl, qui s'est récemment employé à démontrer en cent pages que de tels gazages étaient "techniquement impossibles" ("Le Soir" du 14 mars 1992).

Lorsque l'immense tapage monté après la guerre sur ce problème aura fini par s'apaiser, on verra ce que concluront les historiens, redevenus sérieux. De grandes surprises seront alors, sans doute, réservées aux accusateurs hâtifs, aux attrape-nigauds et aux menteurs cyniques de nos temps passionnés.

Entretemps, tout débat à ce sujet étant judiciairement interdit, chacun ne peut que se taire. Je le fais moi-même aujourd'hui, le bec cousu et la plume sèche, sans d'ailleurs en penser moins derrière les jupons omnipotents des magistrats brandissant leurs nouveaux codes.

Alors, quoi encore? Les "camps de concentration" ?

Ils existèrent en Allemagne, c'est vrai.



La seule réponse qui ait jamais pu être apportée aux arguments historiques et scientifiques du Professeur Robert Faurisson concernant les prétendues chambres à gaz homicides allemandes fut, le 16 septembre 1989, l'agression sauvage d'un commando se réclamant de la „mémoire juive“.

Résultat: mâchoire fracturée et côtes brisées...

Ils contenaient, au début de la guerre de 1939, quelques milliers d'internés, généralement des meneurs communistes irréductibles.

A la même époque, en France, il existait aussi des camps de concentration, beaucoup plus nombreux d'ailleurs, supervisés par le Général Gamelin en personne !

Dès le premier jour de septembre 1939, et même avant la fin d'août, la France y avait enfourné des milliers d'indésirables.

Quels indésirables ?...

Tenez-vous fortement à la rampe. Ces "indésirables", c'était, avant tout, des milliers de Juifs qui, en 1937 et 1938, avaient fui l'Allemagne et, plus encore, la Pologne antisémite du Colonel Beck. Ces fugitifs croyaient avoir trouvé un asile sûr et libre dans la France de ces années-là. Or ils avaient été raflés en tant qu'apatrides par la police française aux premiers symptômes de la guerre. Tout cela non pas sous le Maréchal Pétain, mais sous le gouvernement de gauche issu des élections de 1936, gagnées par les communistes et socialistes réunis au sein du Front Populaire. On s'acharne à le cacher, mais le fait est indiscutable; le gouvernement issu du Front Populaire fut, dès la fin d'août 1939, le premier à coffrer les Juifs ! Cruelle vérité, mais c'est la vérité !

Comment ?

Ce sont des juives et des juifs qui vont, eux-mêmes, vous l'expliquer.

L'essentiel à ce sujet a été révélé dans le livre "Vivre à Gurs" (publié à Paris chez Maspéro), qu'a écrit un collectif d'internés juifs qui souffrirent affreusement dans ces camps de concentration, notamment Anna Schramm et Barbara Vormeier qui, à la fin de leur double récit, ont publié (pp. 301 à 312) le rapport terrible rédigé par huit réfugiés suisses (donc des sujets d'un pays neutre !) qui furent libérés du camp du Vernet grâce aux injonctions du Consulat Général Helvétique à Toulouse presque aussitôt après l'Armistice. La "Liste provisoire des camps d'internements" est publiée intégralement à la page 291 de ce livre. Elle porte la date du 15 novembre 1939. Pas question donc, alors, de nous rabâcher des histoires d'un Vichy quelconque ! La liste ne comporte pas moins de 48 noms de camps de concentration du régime du Front Populaire, répartis en vingt régions. Ce tableau sinistre est complété, à la page suivante, par la "liste provisoire des camps d'internements français d'Outre-mer" ! D'Outre-mer ! Onze camps, depuis le Cameroun jusqu'à l'Océanie !

Dès le 12 novembre 1938, un décret avait mis en route le mécanisme: "Les centres seront désignés par décret, l'organisation sera établie par le Ministère de l'Intérieur et, s'il y a lieu, par le Ministère des Colonies".



Allergiques aux pseudo-religions, Hergé-Tintin l'eût très certainement été aussi à la religion du „Shoah-Business“ qui est certes aujourd'hui celle qui rapporte le plus ! („Tintin en Amérique“).

Les Juifs

Il me faut laisser une place dans ce petit livre pour les Juifs. Ils étaient légion. Comment sont-ils arrivés au Vernet ? Rien de plus simple.

La Belgique venait d'entrer en guerre, lorsque les Israélites déguerpirent — assez rapidement, dois-je dire ! — de Bruxelles et d'Anvers, où ils avaient leurs ghettos. A leur arrivée en France, ils s'engagèrent dans la Légion Polonaise, étant effectivement tous d'origine polonaise.

Dix jours passèrent. Les autorités militaires se rendirent compte qu'ils n'avaient affaire qu'à des apatrides. En effet, leur loi stipule expressément que les émigrés polonais, s'ils n'ont pas fait renouveler leur passeport, au Consulat, au bout de deux ans, perdent leur nationalité. Les « Autorités françaises » ne trouvèrent rien de mieux que de faire escorter, par leurs gendarmes, ces nouveaux « légionnaires », jusqu'au Camp du Vernet.

Je dois pourtant avouer que les fils d'Israël n'oublèrent rien des caractéristiques de leur race... même au Camp !

Les juifs au Camp du Vernet: témoignage d'un „compagnon“ de captivité de 1940 (M. Bourgeois, „L'Enfer du Camp du Vernet“, 1941).

Avant même donc que la guerre de Pologne (1er septembre 1939) ne fit explosion, le ramassage de milliers de suspects —des Juifs en particulier— fut déclenché sur tout le territoire français: "Une semaine avant le début des hostilités, il y eut à Paris de nombreuses rafles et arrestations ("Vivre à Gurs" p. 245). Des émigrés furent tirés de leur lit, amenés à la préfecture de police où ils étaient gardés plusieurs jours, souvent aussi envoyés en prison et par la suite dans des camps, tout cela sans interrogatoire ni mandat d'arrêt. Ces arrestations eurent lieu sur la base du décret du 12 novembre 1938" (Ibid., p. 286).

L'écrivain antifasciste Alfred Kantoriwicz précise comment étaient traités les détenus au centre de triage du stade olympique de Colombes:

"Les rassemblés durent camper quelques semaines à la belle étoile avant d'être répartis dans différents camps (...) On leur laissait le choix entre s'engager dans la Légion Etrangère en Afrique pour une durée de cinq ans, ou bien, en cas de refus, être détenus dans un camp de concentration" (Ibid., p. 248).

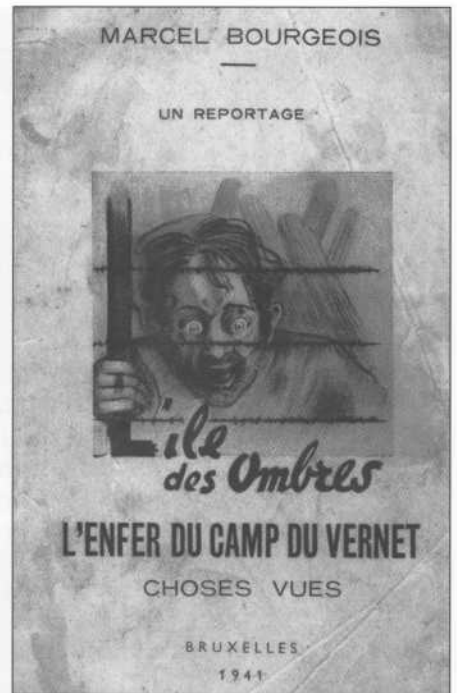
Dès le 17 septembre 1939, le Ministère de l'Intérieur avait ordonné sèchement: "Les hommes seront rassemblés au camp du Vernet (Ariège)" Quant aux femmes, elles seraient internées à la Petite Roquette à Paris, ou au Camp de Rieucros (Corrèze). D'autres détenus avaient été "transférés de la prison de la Santé au Stade Roland-Garros qui fit en réalité office de prison car les véritables prisons étaient bondées. Parmi eux se trouvaient l'écrivain Friedrich Wolf, le journaliste Berthold Jacob, le sociologue Paul Frölich, l'écrivain antifasciste Guslav Regler, un grand nombre de collaborateurs de Willy Müzenberg" (Ibid., p. 289).

Les exilés les plus célèbres s'étaient fait incarcérer exactement comme la piétaille. Robert Liebknecht, le fils du grand dirigeant juif Karl Liebknecht, député au Reichstag assassiné lors des émeutes de Berlin en 1919, avait été enfourné comme un vulgaire malfrat au camp de concentration de La Rode. L'écrivain israélite bien connu Lion Feuchtwänger, déjà âgé et qui avait été déchu par Hitler de la nationalité allemande, fut interné, lui aussi, dès le début de septembre 1939, au camp de concentration des Milles, près de Marseille. Il fallut des démarches pressantes, d'Angleterre, de Somerset Maugham, avant que Feuchtwänger fût relâché le 16 décembre 1939, après trois mois et demi d'incarcération. Pas pour longtemps, d'ailleurs, car en mai 1940, toujours sous le Parlement de Gauche, l'écrivain juif fut incarcéré une deuxième fois ! Et de quelle manière ! Des troupes de réfugiés juifs furent entassés au stade de Buffalo et au "Vel' d'Hiv' ", ce fameux Vel' d'Hiv' dont on a voulu faire croire qu'il avait été utilisé en 1942, pour la première fois !



Lion Feuchtwänger

Les horreurs rapportées dans "Vivre à Gurs" sont indiscutables... Des horreurs commises dans des camps de concentration ayant existé et fonctionné, en 1939 et 1940, sous la responsabilité du gouvernement issu bel et bien du Front Populaire, légal jusqu'en juin 1940.



Des Belges aussi, simples réfugiés en France comme Hergé, connurent l'hospitalité du Camp du Vernet.

Marcel Bourgeois témoigne:

„C'est l'endroit où furent relégués tous ceux qui furent suspects à Marianne.

Mais pourquoi était-on suspect ?

Rien de plus élémentaire. La qualité de Belge suffisait. (...) Défendre notre Roi amenait immédiatement au Vernet. (...)

Le monde n'en a gardé aucun souvenir, la miséricorde et la justice semblent les dédaigner (...). Moi, je parlerai.“

Pétain ne serait, en réalité, que l'héritier bien involontaire des camps du Front Popu, attrapant sur le dos, bien malgré lui, le cadeau empoisonné des troupeaux d'Israélites apatrides incarcérés en 1939 par les anarchistes au pouvoir.

Voici notamment (p. 303) les précisions apportées par huit témoins suisses sur le sort qui attendait les Juifs amenés au Stade Roland-Garros par la police :

"Le stade Roland-Garros, camp de triage, se composait de trois groupes de baraques ressemblant à de vastes granges au toit qui descendait très bas et laissait passer la pluie abondamment, en certains endroits

comme par des gouttières. Les baraques étaient aérées principalement par une porte devant laquelle se tenaient quatre lieux d'aisance dont les effluves pénétraient partout. En cas d'alerte, et, quelle qu'en fût la durée, la porte de la baraque était fermée et verrouillée du dehors et les soldats couchés dans une tranchée braquaient sur cette porte leurs fusils. Un geste d'affolement et on se faisait descendre..."



Les camps de concentration du sud de la France ont d'abord servi à „accueillir“ les réfugiés républicains espagnols: ici, construction des baraquements du camp d'Argelès-sur-Mer.

Quant au camp de concentration du Vernet (j'ai vécu moi-même dans ce bagne abritant de très nombreux Juifs !), voici, entre cent précisions, des détails sur la vie qu'il fallait subir au temps où indiscutablement existait encore le gouvernement issu des élections du Front Populaire:

"La nourriture est plus qu'insuffisante (les gardiens revendaient à l'extérieur, à leur profit, la moitié du ravitaillement !) Elle ne suffit même pas à calmer la première faim. Parfois, ce n'est qu'une demi-gamelle d'eau grasseuse où nagent des feuilles de choux. Beaucoup se servent de vieilles boîtes de conserve ramassées aux ordures. Beaucoup d'internes n'ont ni couverture ni pardessus pour se couvrir la nuit. Nous couchions dans des casiers, rangés par cinq comme des sardines en boîte. Qui n'a pas de paille se renonce vite à la paille qui devient humide et infestée de vermine. Les nuits sont occupées par la chasse aux innombrables puces. Beaucoup de prisonniers attrapent des poux. Les mouches tourmentent le jour autant que les puces la nuit.

L'outillage pharmaceutique et médical est plus que dérisoire. Il y a pénurie en tout, même les seringues manquent souvent. L'hôpital est très sale. Il y a là beaucoup plus de monde que dans le reste du camp.

Pour des méfaits de tout genre, on est mis en prison, où l'on reste enfermé à quelques dizaines avec un seau pour les besoins. Beaucoup de gens ont été battus dans cette prison par les gardes, à coups de poings, à coups de crosse et même à coups de botte au visage. Il y a parmi eux des savants éminents, des physiciens, des chimistes, des spécialistes de tout ordre, qui croupissent lamentablement".

Tout cela, répétons-le inlassablement, sous des gouvernements gauchistes sans que le Maréchal Pétain n'eût rien à voir dans ces lamentables enfournements !

Alors, qu'on ait un peu de décence, avant d'épiloguer, avec des trémolos, sur l'infortune des Juifs "emprisonnés par le gouvernement de Vichy" ! Ils l'ont été bien avant lui, dès la fin d'août 1939, par le régime soi-disant démocratique du Front Populaire en personne.



Les ministres français de l'Intérieur et de la Santé publique visitent leurs camps de concentration du sud de la France.

Pétain en a hérité, un an plus tard, dans les pires circonstances.

Prétendre autre chose est un pur mensonge, le plus souvent intéressé. Mais on tient délibérément à laisser les Français dans l'ignorance de ces ignominies. Seule, à notre connaissance, la journaliste Juliette Minces, a fait dans "Le Monde" du 27 février 1971 une recension de ce livre "Mourir à Gurs", narrant l'odyssée des Juifs en France avant que Pétain ne reprît en mains une France en morceaux :

"Combien de jeunes, pouvait-on lire dans cet article, savent-ils qu'il y a eu, à partir de 1939, des camps de concentration en France, dont les directeurs et les gardiens étaient des Français ?

Le simple fait d'être étranger, principalement allemand, autrichien, républicain espagnol, juif de Pologne ou d'ailleurs, pouvait donner lieu à un internement. Ce livre, qui apporte une information tout à fait inédite pour la grande majorité des Français est une contribution irremplaçable à l'Histoire".

Une contribution irremplaçable qui ne remplaça rien, car on étouffa aussitôt partout la vérité. On se garda bien de jamais rappeler que ceux qui, en 1939 et jusqu'en juillet 1940, détenaient le pouvoir en France et ordonnaient des rafles sauvages des "Juifs de Pologne et d'ailleurs" étaient les élus du Front Populaire de 1936 !

Cette gauche, qu'un nez de Blumenstein un peu trop proéminent, dans les dessins de Hergé met en transes, s'est toujours jalousement gardée de révéler que ses prédécesseurs, avant même de déclarer la guerre de 1939, concentraient à tour de bras les apatrides, notamment les réfugiés juifs, dont, avec un peu de jugeote, ils auraient pu faire des alliés !

Les Américains, en 1941, ne seraient pas moins expéditifs. Le jour même où le Mikado fit bombarder Pearl Harbor (7 décembre 1941), ils entraînaient dans leurs camps de concentration de Californie 150.000 de leurs compatriotes, coupables d'être d'origine japonaise.



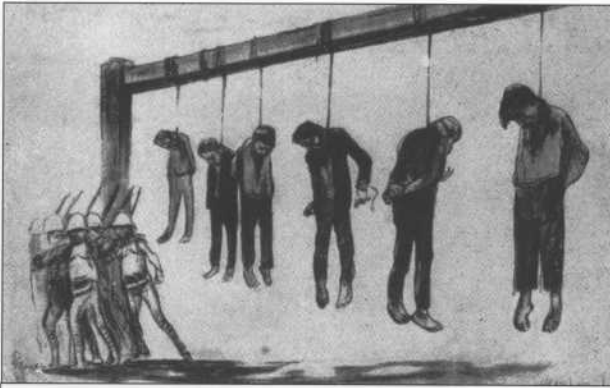
Ce sont les Anglais qui inventèrent les camps de concentration pour parquer les Boers en Afrique du Sud: 26.370 femmes et enfants y périrent.



Sir Oswald Mosley, chef du „Blackshirt Movement“, représentait un important mouvement fasciste en Grande-Bretagne. En 1934, il rassembla plus de 150.000 personnes pour ce meeting à Hyde Park.

En 1940, la Grande-Bretagne en avait fait de même avec les disciples de Mosley.

Allemands, Français, Américains avaient d'ailleurs tous été devancés, et de longue date, en Afrique du Sud, lors de la Guerre des Boers (1899-1902) menée par les Anglais. Ceux-ci, appâtés par les mines d'or et les diamants, s'étaient précipités vers les richesses faciles du Transvaal. Ecartant la concurrence, ils avaient aussitôt édifié les premiers camps de concentration de notre époque, et y avaient emprisonné les autochtones.



„La potence du Roi Edouard“, dessin de Jean Weber dénonçant la barbarie anglaise dans les camps sud-africains („L'Assiette au Beurre“, 28 septembre 1901).

„Fermes brûlées, stocks détruits, femmes et enfants regroupés dans des camps de concentration où 25.000 d'entre eux périrent“: C'est ainsi que le Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse résume la campagne triomphale en Afrique du Sud des héros de Sa Majesté, à la fin du XIXème siècle...

Qu'étaient ces Anglais-là, sinon les imitateurs de ceux qui avaient, aux Etats-Unis, massacré les Peaux-Rouges pour s'emparer, là aussi, de l'or —l'or qui pourrit, qui empoisonne !

Les Soviets, après 1917, battaient les records établis par les philanthropes britanniques. Hergé, dès 1929, en avait exposé l'atrocité dans son "Tintin au pays des Soviets". Leurs camps de concentration, en trente ans, dévoraient des dizaines de millions de victimes. Staline —l'allié très chéri de Roosevelt, à qui il devrait sa victoire de 1945— poussait imperturbablement la viande humaine dans le hachoir de ses goulags, comme s'il fabriquait du boudin tout pareil à ce gangster qui, dans "Tintin en Amérique", essaie de réduire celui-ci en corned beef... On ne commença à s'indigner de ces goulags que bien après que Staline eut connu, en 1953, une agonie solitaire, dégringolant aux enfers où sa riche expérience lui permet depuis lors de charger à fond les fourneaux de Satan, son maître à penser.



En un seul dessin, Hergé a su croquer l'aveuglement volontaire des Occidentaux sur l'URSS. Et cela durera jusqu'à l'écroulement du bloc soviétique... („Tintin au pays des Soviets“).



L'entretien de la misère populaire, levier de la propagande communiste: à l'image de Tintin, nombre de jeunes idéalistes européens ont concrétisé leur désir d'en découdre avec lui en s'engageant au Front de l'Est...

Le moins que l'on puisse donc dire, c'est que tous ces tenanciers chevronnés des camps de concentration français, anglais, américains, soviétiques n'étaient guère désignés pour nous accuser, nous, jeunes garçons partant en idéalistes pour le Front de l'Est.

D'autant plus que de ces camps de concentration "boches", nous ignorions tout en 1941 !

De toute façon, lesdits "Boches" n'éprouvaient pas au Front de l'Est un besoin particulier de recourir à notre volontariat.

Nous ne partions pas pour eux mais, avant tout, pour notre pays, la Belgique, pour laquelle nous voulions, à force d'héroïsme, récupérer le droit de se faire écouter.



Recto et verso d'une carte postale de recrutement à la fois pour la „SS Sturmbrigade Wallonie“ et pour la „SS Flandern“

C'est pour vous, Belges, que nous allons offrir nos vies ! Pour vous, camouflés alors, sans soucis exagérés, derrière vos boîtes de conserves, attendant que la girouette de l'avenir tournât dans un sens ou dans l'autre, décidés à ne vous adapter que quand auraient disparu les risques !

Nous n'en voulons à personne. Nul n'oblige l'homme à être vaillant, mais, bon dieu ! Essayez de comprendre ! Notre peau, nous l'avons risquée, à des milliers, jour après jour, pendant des années. Seule existait pour nous la volonté d'assurer coûte que coûte le salut de notre peuple et, au-delà de lui, le salut de l'Europe-Unie !

A l'été de 1941, au moment où les aigles nazies flottaient de Narvik à Sparte, et où trois mille panzers fonçaient, partout victorieux, à travers les immensités russes, qui, à part quinze, ou au tout grand maximum, vingt pour cent de la population, croyait que Hitler perdrait ? Les Etats-Unis étaient toujours neutres. Staline était acculé à l'est de Smolensk et au fond de l'Ukraine. Partout, par millions, les Soviétiques capitulaient.

Si Hitler l'avait emporté, comme tout alors le laissait prévoir, nous eussions été à même d'assurer à notre pays, dans une Europe charnelle, née du sacrifice, une place d'honneur, fruit de notre seule ténacité !

Nous eussions pu, évidemment, nous contenter de lire tranquillement les histoires de Tintin dans "Le Soir", dit volé. Au contraire, nous avons tout joué, notre famille, nos biens, notre peau !

Pourquoi ? Sinon pour sauver nos patries menacées d'extinction !

Dans la longue série de victoires militaires et de défaites qu'ont connues nos aïeux, pourrait-on découvrir une geste aussi fantastique que celle qu'ont vécue, depuis les eaux sombres de la Finlande jusqu'aux pics altiers du Caucase, les milliers de jeunes volontaires flamands et wallons du Front de l'Est ?...

Cette geste, ils l'ont forgée, pendant quatre années horribles, au long de cinq mille kilomètres de front, dans les pires souffrances, par amour de leur pays, et de vous-mêmes, qui aujourd'hui me lisez, en hochant la tête dans vos fauteuils !



Tout au long de notre épopée au front russe, nous serions accompagnés par le souvenir des amis restés au pays lointain, contre leur gré souvent.

Certains n'avaient pas la santé que réclamait un tel effort. C'était le cas de Hergé.

Jam, l'Alidor d'aujourd'hui, était bon, lui, pour le conseil de révision. Mais tout bagarreur qu'il fût dans ses caricatures, il avait déjà, à trente ans, des petits airs confits et apaisants de confesseur retraité. Jamais il n'avait senti bouillir dans ses veines le sang impétueux d'un d'Artagnan. Se battre au crayon, c'était parfait. Mais à la baïonnette ou à la mitrailleuse, quelle horreur ! Cet ami très cher se sentait bien dans sa peau et ne voulait pas s'en débarrasser prématurément. Aussi, lorsque certains lui susurrèrent que partir pour le Front de l'Est aurait une certaine allure, il répliqua, cornélien: "Je n'ai aucune envie de me faire tuer, que ce soit pour le Roi de Prusse ou pour toute autre chose !"

Devant tant d'assurance, il eût été indécent d'insister ! Le plus cocasse, c'est que notre brave Jam faillit bien être tué tout de même, lorsque les délégués de Moscou en Belgique et autres étripeurs de la "Résistance" assimilèrent à des déflagrations d'artillerie les joyeux traits de crayon dont il avait moucheté, fléché, lardé, certains derrières craintifs enfin triomphants !

Il fallait, de toute façon, que des camarades continuassent, au pays, à occuper le terrain, à protéger, contre des complications sans cesse croissantes, les intérêts nationaux. Ils étaient menacés par des comploteurs allemands ténébreux et ambitieux, et, plus encore, par des assassins, des communistes pour la plupart, agents sanglants du boulimisme des Soviets.

On entendait terroriser nos familles, notamment celles de nos soldats.

Mon frère Edouard lui-même, pacifique pharmacien bouillonnais, serait abattu de cinq balles dans le dos, à deux mètres de ses fillettes ! Pour nous faire souffrir ! Pour nous décourager ! Pour que certains de nous, après tant d'épreuves, laissassent tomber les bras !



Funérailles du Pharmacien Edouard Degrelle, abattu par des „résistants“ dans son officine à Bouillon.



JAMIN
Paul

né le 11 août 1911, à Liège, domicilié à Ixelles, rue J.-B. Meunier, 44.

Rédacteur au SOIR ersatz.

Ne publie jamais d'articles. Se contente de découper les communiqués de BELGA-PRESS et de faire, sous la direction de son chef R. De Becker, de la propagande anti-belge.

Paul Jamin dénoncé, en même temps d'ailleurs que Hergé, à la vindicte publique dans la „Galerie des Traîtres“ (voir p. 202).

Mille innocents seraient massacrés, en Belgique, de 1941 à 1944, pour donner un coup de main à Staline !

Ces crimes, les "résistants", d'extrême-gauche en général, les perpétraient presque sans courir de risques. La plupart des victimes n'étaient protégées par personne...

Tueries souvent horribles. Des scènes de boucherie. On retrouvait les gosses abattus contre une cloison, contre une table, la tête éclatée, dans des mares de sang.

Qu'à la fin, après qu'eurent été perpétrées des centaines de ces forfaits, certains parents ou amis, à bout d'indignation, aient tenté —à faible échelle— de faire face à ces abominations, qui aurait l'impudence de le leur reprocher ?

Pendant longtemps, la presse hypocrite-ment bien-pensante se tut sur les horreurs commises alors contre nos familles, ne parlant jamais que des quelques représailles maladroites qui y répondirent sur le tard. Il a fallu, tout récemment, que soient évoqués à la télévision belge les attentats commis en 1944 dans un modeste patelin ardennais appelé Marcourt pour que parût dans la presse belge une protestation à vrai dire presque insolite. Un petit groupe de soldats allemands isolés, en retraite à la fin de l'Occupation y avait été massacré par des "résistants". Les tueurs s'étaient enfuis, aussitôt leur coup fait. Un "résistant" appelé Fernand Davant, honteux sur le tard du rôle qu'avait joué à

l'époque son organisation extra-légale de faux soldats, interdite par la Convention internationale de La Haye, se décida à passer à des aveux publics. Où les fit-il paraître ?... C'est à peine croyable, mais c'est ainsi: ce résistant livra sa confession au journal le plus anti-nazi de Belgique, "Le Soir", le prédécesseur et le successeur du fameux "Soir-volé", dans lequel Hergé avait publié, par centaines, ses merveilleux dessins entre 1940 et 1944 !



Victor Mathys

Voilà, dans sa rigoureuse vérité, la lettre du résistant Fernand Davant que publia "Le Soir", le 11 mars 1992:

"J'ai suivi avec beaucoup d'émotion cet admirable reportage sur le passé de ce petit village ardennais, et je comprends la rancœur de ces malheureux villageois.

Je la comprends d'autant mieux que, moi-même à l'époque, j'étais dans la Résistance. Oh ! Pas forcément un héros, mais j'étais bien jeune aussi. Et c'est vrai qu'à la réflexion, ces actes n'ont en aucun cas accéléré la fin de la guerre. Nous avons agi fort à la légère, sans nous soucier des conséquences atroces pour tant de nos compatriotes. Mais nous étions souvent jeunes et nos chefs qui étaient aussi nos aînés, auraient dû faire preuve de plus de discernement. (...)

On nous demandait d'abattre des vieillards parfois, et aussi de toutes jeunes filles ou des jeunes gens auxquels on ne pouvait rien reprocher, uniquement parce qu'un membre de leur famille collaborait ou se trouvait au front russe.

Parfois, il fallait bien le dire, on nous demandait même d'abattre des gens, sans raison bien précise, et un camarade, clandestin comme moi, soupçonnait lui aussi que si ces raisons étaient moins précises, c'est qu'en fait, elles étaient moins avouables.

C'est pourquoi je regrette tous ces débordements et je m'en repens tellement devant la douleur ineffaçable de tant de malheureuses victimes".

Aveux tardifs ! Mais aveux exemplaires.

Nos cœurs, dans les dangers du Front, participaient aux dangers que couraient au pays nos camarades.

Un Victor Mathys, noble comme un prince, qui me remplaça au pays pendant toute la guerre, risquait sa peau presque aussi dangereusement que nous au combat.

Un Paul Jamin, en ridiculisant joyeusement les farceurs londoniens à la Spaak et à la Pierlot, courait malgré tout des dangers, comme il eût le loisir de le voir après 1945, lorsque certains jouèrent avec sa vie pendant six années d'emprisonnement.

Voilà

MARKET WEEKLY DE LA BONNE HUMOUR
PARLANT LE FRANÇAIS



HERGÉ

le créateur de TINTIN et de MILOU

Même Hergé risquait de sérieux uppercuts à ironiser dans "L'Etoile Mystérieuse" sur les cigares richement bagués des banquiers à la Blumenstein, et sur l'expédition américaine Peary, mise en déroute !

Connaissant la gentillesse de Hergé, la sachant souvent malmenée, je veillais de loin à ce que mon affection le soutînt. En juillet 1942, je lui avais fait consacrer la première page de notre revue à grand tirage "Voilà", qui avait remplacé le "Pourquoi Pas?" de jadis. Ce 10 juillet-là, les Belges avaient pu, sur toute la hauteur de la première page de la publication, admirer un Hergé réjoui, et un Tintin surpris, portant mon historique culotte de golf !

Pendant ce temps-là, à plusieurs milliers de kilomètres, mon vrai pantalon —celui de soldat— approchait du fleuve Kuban. C'était le mois où nous allions atteindre les frontières d'Asie après plus de mille kilomètres d'offensive menée jour et nuit depuis le Dniester jusqu'au Mont Elbrouz. Des semaines de soleil flamboyant et de conquêtes devenues prodigieuses ! Nous étions sûrs, après tant d'efforts et de sang, de saisir enfin la victoire définitive ! La victoire de l'Europe au combat !

Car toute l'Europe était là !

En deux ans de lutte au front, nous avons cessé, nous volontaires de vingt-huit pays européens, d'être un conglomérat de nations mesquines et rivales ! Nous étions devenus une confédération fraternelle, non seulement de guerriers vainqueurs, mais de soldats politiques, possédés tous par la même foi, nourris tous par la même doctrine.

Tous, nous croyions à la nécessité des patries européennes fortes et populaires, confédérant leurs ressources physiques et morales dans une action communautaire. Tous, nous avions balayé l'anarchie des troupes parlementaires irresponsables à la merci des incompetents et des corrupteurs. Seul un vrai chef, choisi directement par le peuple, assurerait la puissance d'une Europe maîtresse de l'ordre universel, grâce à l'harmonie de ses infinies ressources matérielles et spirituelles, rassemblées en une gerbe unique, capable, enfin, d'affronter à la fois un marxisme niveleur, alors déjà en pleine faillite, et un hyper-capitalisme multinational, fondamentalement égoïste, ne recherchant que des profits individuels aux dépens de la communauté.

Forts, dans nos unités puissantes, nous assurerions après la victoire l'unité du Continent, enfin structurée !

Tout spécialement, les combattants européens rassemblés au sein des Waffen SS allaient atteindre le million de volontaires. Hauts et fiers gaillards, formidables physiquement et moralement, ils étaient les vrais chevaliers de l'avenir. Six cent mille d'entre eux, c'est-à-dire la majorité, étaient des non-Allemands ! L'Europe nouvelle eût vraiment été européenne. Elle eût été l'Europe des héros, l'Europe de la grandeur dont avait pu rêver un De Gaulle, et non l'Europe des boutiquiers, l'Europe vulgaire de la consommation, l'Europe matérialiste dans laquelle le monde patauge encore, sans parvenir à rien, cinquante ans après.

Jamais sur la surface de la terre n'avait existé un tel rassemblement de volontaires, aussi merveilleusement préparés politiquement et militairement ! Trois fois plus forts que la Grande Armée de Napoléon !

Là encore, quel aveuglement n'égare pas le monde amolli d'aujourd'hui, incapable de reconnaître cette évidence ! Et ce courage ! Car quatre cent deux mille jeunes Waffen SS donnèrent leur vie, en héros lucides, pour l'Europe !

Quatre cent deux mille Chevaliers de l'Absolu, puissants comme le Chevalier de la mort de Dürer !

Quelle armée de volontaires rassembla jamais, à travers toute l'histoire du monde, un million de jeunes, tous volontaires, aussi héroïques dans le bonheur des armes qu'ils le seraient, après la défaite, dans l'adversité ?...